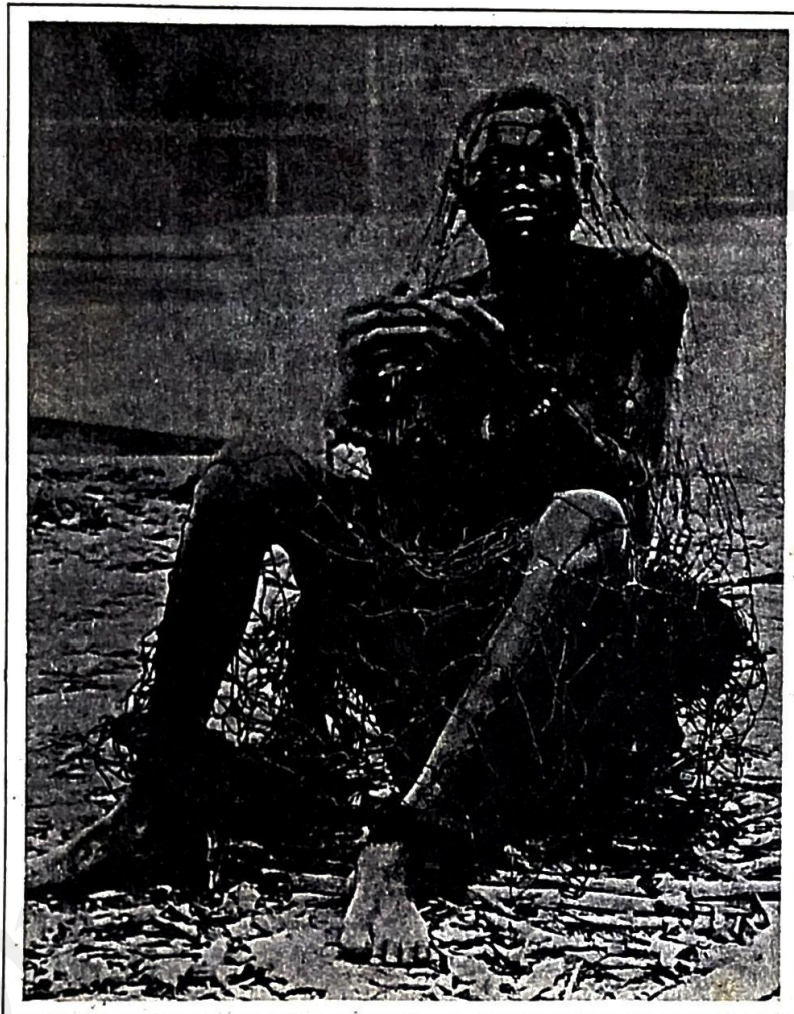


INSTITUT " GAUDIUM ET SPES "

anné académique 1985-86



DA DOVE PROVIENE L' ATTUALE MALESSERE
DEI MISSIONARI NON-LOCALI
CHE LAVORANO NELL' AFRICA CENTRALE ?

Lanaro p. Alberto
missionario saveriano

↑

pg. 2

1	La luna di miele	"	7
2	La legge del più forte	"	10
3	La fine : la battaglia di Ambulia 1665	"	12
4	La cristianizzazione	"	15

cap.	1	La schiavitù domestica	pg.	23
"	2	Il commercio triangolare o grande circuito	"	25
"	3	La tratta nell'Africa orientale	"	30
"	4	Qualche cifra	"	32

cap.	1	La sfida coloniale	pg.	35
"	2	La spartizione	"	38
"	3	Una lotta impari a) Il regno degli Ashanti e gli inglesi b) Nel Sudan francese c) Arrivano i bianchi (Sud-Africa) d) Distruzione della città di Benin	"	
"	4	L'organizzazione economica del colonialismo a) Due mondi opposti b) L'espropriazione delle terre c) Lavoro forzato e colture obbl. d) L'imposta	pg.	44
"	5	E i missionari....?	"	47

cap.	1	Una pesante eredità da portare	pg.	52
cap.	2	Ricerca di una nuova immagine del missionario	"	55
"	3	Incomprensione di Roma di fronte alle esigenze africane	"	57
"	4	La chiesa africana sotto perfusione	"	59
"	5	Una dipendenza istituzionale esagerata	61	61
"	6	Qualche speranza	"	63

pg. 65

" 67

D'OU VIENT L'ACTUEL MALAISE DES MISSIONNAIRES NON-LOCALS
QUI TRAVAILLENT EN AFRIQUE CENTRALE ?

SCHEMA GENERAL

INTRODUCTION

pg.6B

I Partie: LES BLANCS ARRIVENT.

- chap. 1er La lune de miel " 7
" 2em La loi du plus fort
" 3" La fin:la bataille de Ambulia 1665
" 4 " La christianisation

II Partie: L'ESCLAVAGE

- chap. 1er L'esclavage domestique 23
" 2em Le commerce triangulaire ou le grand circuit.
" 3" L'esclavage dans l'Afrique orientale.
" 4 " Bilan: combien d'esclaves?

III PARTIE: L'AFRIQUE SOUS LE TALON COLONIAL

- chap. 1er Le défi colonial. 35
" 2em Le partage
" 3 " Un combat inegal:
a) Le royaume Ashanti et les britanniques
b) Dans le Sudan français
c) Les Blancs arrivent en Sud-Afrique
d) La destruction de la villz-état :Benin
chap. 4em L'organisation economique du colonialisme
a) Deux monds,deux mentalités opposées
b) L'expropriation des terrains agricoles
c) Traveaux forcés et cultures obligatoires
d) L'impot.
" 5 " Et les missionnaires.....

IV Partie: UN AUJOURD'HUI HANDICAPPE PAR UN PASSE TRAGIQUE

- chap. 1er Un lourd heritage à supporter pg.52
" 2em Recherche d'une nouvelle imagine du missionnaire
" 3 " Incompréhension de Rome vis à vis des necessités africaines
" 4 " L'église africaine sous perfusion
" 5 " Une dépendence"institutionnelle" exagerée
" 6 " Quelques espoirs.

CONCLUSIONS

65

INTRODUCTION

+++++

1) Le but de cette recherche est né par l'expérience acquise pendant le huit ans vecus au Burundi, 1971-79, et qui se sont achevés par mon expulsion. Huit ans que la Providence m'a donnés pour partager la foi vivante et profonde de cette communauté. Cette communauté pourra, à la fin du 2em millénaire chrétien, marquer sa totale autonomie: institutionnelle, financière et en personnel. Elle aura aussi réalisé le rêve des premiers missionnaires, les pères Blancs, arrivés la bas, en 1879 à Rumonge.

La période passée dans la diocèse de Bururi, fut marquée par deux événements:

le premier: une progressive purification de ma foi, laquelle petit à petit se débarrassait des superstructures de la tradition italienne, pour essayer d'arriver à l'essentiel chrétien tout-court;

le deuxième: la recherche continue dans la praxis, du contenu essentiel, immuable; le noyau du Message chrétien. Un Message à faire passer, à transmettre à cette civilisation burundaise, sans le trahir, l'appauvrir, le fausser, mais essayer de le purifier, de le déshabiller des ses vêtements culturels européens. Un travail, peut-être absurde, impossible, mais pour moi indispensable pour transmettre le Christ sains glossa, seulement Lui.

Dans ce chemin, l'aide la plus grande, je l'ai reçue non pas des savantes analyses théoriques de l'Occident, mais dans la convivence joyeuse, amicale et fraternelle avec les catéchistes. Les tous premiers collaborateurs et les véritables soutiens de l'église burundaise, sans lesquels elle tomberait dans le chaos. La révision continue de mes thèses faite par eux, me donnait une certaine garantie que le Message était en train de pénétrer davantage dans leur culture. Le témoignage de leur engagement pastoral, me rassurait que la foi n'était pas superficielle, une nouveauté comme beaucoup d'autres amenées par les européens, mais que elle était enracinée en leurs, et que elle avait donné un sens plein aux désirs les plus profonds, de l'âme africaine. (Un cher ami burundais m'a écrit récemment "Je crois que c'est ce que l'Occident nous a apporté de meilleur: la christianisation de la femme burundaise, en a fait quant à moi un vrai bijou de femme et l'homme par osmose en devenant l'aspirant d'une féminité transfigurée dépasserait son humaine figure").

Dans la famille, dans la communauté de colline, on trouve les centres, les laboratoires où petit à petit se réalise l'inculturation, l'osmose entre vie chrétienne et vie locale, pour épanouir le nouveau visage du Christ en Afrique. Tout cela en quittant progressivement, toutes structures occidentales lesquelles avaient permis la transmission sous l'équateur du Message Chrétien.

2) Après mon départ forcé du pays, que j'aime, je me suis posé plusieurs fois la question: est-ce que c'est mieux de retourner en centre-afrique pour poursuivre l'expérience de foi avec ces frères? ou vaut-il mieux suivre cette expérience de loin en les aidant dans cette tâche d'inculturation?

La seconde alternative naissait sous l'influence des plusieurs accusations adressées aux missionnaires-étrangers par les africains; elles ont donné les matériaux pour le soit disant "Procès de Adis Abeba" écrit par le missionnaire capucin Walbert Buehlman, et en 1975 au projet d'un MORATOIRE de 5 ans.

Déjà Paul VI à Kampala en 1969 avait déclaré que désormais les africains sont les missionnaires chez-eux (une discrète invitation aux missionnaires étrangers de quitter) et il poursuivait en disant: "Votre église, doit être avant tout catholique. Autrement dit, elle

doit être entièrement fondée sur le patrimoine identique, essentiel, constitutionnel de la même doctrine du Christ professée par la tradition authentique et autorisée de l'unique et véritable Eglise" et le pape poursuit "L'expression, c'est-à-dire, la façon de manifester l'unique foi, peut-être multiple et par conséquent originale, conforme à la langue au style, au temperament, au genie, à la culture de qui professe cette unique foi.";;....."En ce sens, vous pouvez et vous devez avoir un christianisme africain".

Ces déclarations m'ont fait comprendre le malaise que beaucoup de missionnaires éprouvent en travaillant en centre-africain, aux quels on reproche leurs origines européennes en donnant l'impression que ils sont supportés seulement parce que on ne peut pas le remplacer, mais des que le remplacement sera prêt, ils seront invités gentiment de quitter leurs places. Tout ça donne lieu à un climat de mefiance, de pêne, parmi le clergé, et il permet au Diviseur de penetrer dans la vie ecclesiale.

Mais, d'où naissent ces reproches vis-à-vis des confrères blancs?

J'ai essayé d'y répondre par le biais d'une recherche historique, pas tellement agreable pour moi, mais avec la même confiance que la lecture de la Bible; l'Ecriture sainte n'a pas peur de se SOUVENIR, de GARDER les souvenir des prostituées, des incestes, assassinats, trahisons qui ont scellés l'histoire des ancêtres de Jésus. Le souvenir des péchés faits par nos predecesseurs, nous aident lutter contre l'ennemi qui guette chaque missionnaire, C'est-à-dire: un sentiment de superiorité, parce que il pense avoir le monopole de tenir la unique verité.

Suivent la pedagogie de la Bible j'ai divisé mon travail en 4 parties plus cette introduction et une conclusion.

1ere Partie; Une enquête sur les premiers rapports entre européens et le Royaume du Congo et la recherche sur les causes de la faillite de ce premier essaie d'évangélisation.

2eme Partie: Une recherche sur l'ampleur et la profondeur de la traite des esclaves, laquelle m'a fait comprendre les mots de l'écrivain Joseph Ki-Zerbo pour définir l'Afrique; "Un continent entre la préhistoire et le futur". parce que le periode historique a été effacé par l'esclavage.

3eme Partie; Une analyse du phenomene du colonialisme, ou choc violent, sanglant entre deux civilisations, pas mal compris par les mêmes interessés. Un vieux missionnaire me disait une fois, qu'il regrettait le beau temps colonial, quand en étant medecin, il pouvait organiser de façon plus efficace son travail sous l'administration anglaise.

4eme Partie; Un present handicapé, jusqu'au point que des africains ont demandé le celebre Moratoire, comme seul moyen pour s'affirmer.

Ces derniers dix ans ont eclarcis un petit peu la situation. La diminution des missionnaires a continue regulierment, et les relèves sont insuffisants. Au Burundi de l'an 1971 les Pères Blancs prévoyent de devoir quitter 2-3 paroisses chaque année pour les confier aux clergé local, lequel reste insuffisant à prendre la relève. Il y a des dioceses qui ferment les paroisses, ou elles les confient soit aux soeurs soit aux laïcs. L'Eglise africaine essaie de se situer par le moyen d'un concile continentain, mais Rome reste sourd, en oubliant les experiences positives de Medellin et Puebla, qu'est-ce qu'il faut faire?

Nous sommes devant des changements profonds; on veut éviter le risque d'annuler des dizaines d'années de travail, sacrifices et ré- tomber dans l'éphémère évangélisation du royaume du Congo.

Une réponse nous vient de l'évêque mgr. Kabilombe de Lilongwe, il début en affirmant que l'église est surtout communion, échange, partage, aucune église locale doit penser d'être inférieure aux autres parce que moins riche (c'est diabolique jouer une église avec ces moyens). Chaque une a sa richesse particulière qu'elle doit partager avec les autres: la foi, l'enthousiasme, la confiance dans la vie, la fraternité des nouveaux chrétiens ect.

Un missionnaire étranger, pourra réaliser cette Communion, ce Partage, cette Condivision entre les églises. Il ne sera plus apprécié par le fait d'être un bouche-trou, mais dans sa caractéristique particulière d'être étranger, c'est-à-dire, né et acculturé ailleurs. Il pourra réaliser en soi même un lien de communion, de partage, de référence, de dialogue entre les églises.

Il pourra, en suivant la thèse de I. Illich "La pauvreté spirituelle" réaliser en soi même d'abord c'est travail d'inculturation du Message, et dans le même temps le vérifier avec son chemin d'acculturation dans le nouveau pays.

Ces deux pauvretés: spirituelle et culturelle, pourront lui permettre de devenir pratiquement dans sa vie, chrétien de toute l'église universelle, pèlerine dans le monde.

CONCLUSION

+++++++

La recherche accomplie a fait remarquer le malaise du missionnaire étranger en Afrique. La longue analyse historique en partant de l'éphémère évangélisation de l'ancien royaume du Congo, en passant pour l'esclavage, et le colonialisme a essayé d'expliquer la 4ème partie "Un aujourd'hui handicapé par un passé tragique". Cette analyse a fait émerger une loi constante: LA VIOLENCE que chaque annonce du Message renferme en soi-même. Peut-être une violence externe comme celle des canonnières qui ont ouvert aux missionnaires la Chine au XIX siècle, mais surtout une violence interne qui casse toute culture, civilisation pour s'insérer et la vivifier: un accouchement n'est jamais sans souffrance.

Même la tige de blé pour sortir de la terre qui l'avait passivement accueilli le grain, doit se fissurer; casser la croûte qui la couvre et qui la loge.

Cette violence demande toujours une réponse: le N. Testament à l'A. Testament, s. Paul à Damas. Quelque fois provoque une non réponse et alors une autre violence attend le hôte: Etien lapidé, les crucifiés à Nyagasaki en 1597. Mais le Message reste unique, parce que avec la violence il ramène avec lui toujours la CONCILIATION entre tous les hommes, toutes les cultures. Il demeure toujours vivant, et pour ayant été lié à une culture bien déterminée, il garde toujours sa force et sa jeunesse parce qu'il est ouvert, au souvenir du passé positif ou négatif. Il évite leurs idéalizations.

Les difficultés naissent quand on oublie le passé avec toute sa charge de douleurs, violences et difficultés que chaque culture a éprouvées à la rencontre du Message Chrétien, et que, peut-être, l'église latine a oubliée.

Le missionnaire peut constater en soi-même cette violence douloureuse du Message quand il rencontre quelqu'un. D'un côté son effort commun à chaque croyant de dépasser 2000 ans et plus d'histoire, de culture pour rencontrer, s'inculturer dans le Message Chrétien, et faire croître en soi-même l'épi, la graine. De l'autre côté son effort continue de s'acculturer dans le pays qu'il a choisi pour faire son apostolat.

Un travail pour relativiser son passé, son bagage culturel, de pauvreté spirituelle, de critique claire à son expérience ecclésiale précédente, pour découvrir le noyau essentiel du Message Chrétien qu'il veut communiquer aux autres.

Cette double expérience d'inculturation et d'acculturation sera pour lui le moyen pratique plus valable pour se mettre au service de ceux avec lesquels il a choisi de vivre, afin qu'il puissent eux-mêmes rencontrer le Christ. Dans cette direction on pourra dépasser ce malaise qui ressent les missionnaires et diminuer les obstacles à l'action de la Parole qui seul pourra faire germer dans les cœurs de celui qui l'accueille et donner le 30% ou le 60% ou le 100% de bon blé.

INTRODUZIONE
+++++

1) Il tema di questa mia ricerca, nasce dall'esperienza accumulata negli otto passati in Burundi, 1971-1979, conclusi con l'espulsione. Otto anni che la Provvidenza mi ha donato per partecipare alla profonda e ricca fede di quella comunità, per la quale la fine del secondo millennio cristiano, potrà segnare la totale autonomia di personale, istituzionale e finanziaria verso le altre chiese, realizzando così il sogno dei primi missionari, padri bianchi, arrivati laggiù nel 1879 a Rumonge.

Il periodo passato nella diocesi di Bururi fu segnato da due fatti:

il primo, una progressiva purificazione della mia fede, che si liberava pian piano dalle sovrastrutture della tradizione italiana, per cercare di arrivare alla essenzialità cristiana tout-court.

il secondo, la ricerca continua sul terreno, di quale fosse il contenuto essenziale, immutabile, il nocciolo centrale, del Messaggio cristiano. Messaggio da mediare e trasmettere a questa civiltà kirundi, senza tradirlo, impoverirlo o alterarlo, ma cercando di svestirlo il più possibile dalla sua bardatura culturale romano-barbarica, che 20 secoli di cultura mediterranea vi aveva tessuto attorno. Un lavoro assurdo, impossibile forse, ma per me essenziale, per trasmettere il Cristo, sine glossa, e Lui solo.

In questo cammino, l'aiuto più cospicuo l'ho ricevuto, non da elaborate analisi fatte a tavolino dall'occidente, ma dalla convivenza gioiosa, amicale e fraterna con i catechisti. I primi collaboratori, e le vere colonne portanti della chiesa burundese, senza i quali essa sprofonderebbe nel caos. La costante revisione delle mie tesi operate da loro, mi dava una certa garanzia che il Messaggio stava penetrando sempre più nella loro cultura. La testimonianza del loro impegno

pastorale, mi rassicurava sempre più che la fede evangelica non era rimasta alla superficie, non era una moda come tante altre portate dai bianchi, ma era penetrata dando un senso più pieno e completo alle aspirazioni esistenziali dell'anima africana. (Un carissimo amico burundi mi ha scritto recentemente "Io credo che quello che l'occidente ci ha portato di meglio è la cristianizzazione della donna murundi, facendone un vero gioiello di donna, e l'uomo per osmosi desiderando questa femminilità trasfigurata, diventerebbe capace di superare la sua umanità." Vital Gahungu.)

Nella famiglia, nelle comunità di collina, si trovano i centri, i laboratori dove avviene pian piano la "inculturazione", l'osmosi tra vita cristiana e vita locale, per fare sbocciare il nuovo volto di Cristo in Africa, attraverso l'abbandono progressivo di quelle strutture occidentali che avevano permesso la sua trasmissione, senza tradirlo sostanzialmente, fino al 4° parallelo sud.

2) Dopo la mia forzata partenza dal paese, che amo, mi sono più volte chiesto: è opportuno che io ritorni in centro-Africa per proseguire l'esperienza di fede con quei fratelli? oppure è meglio seguirli da lontano per aiutarli concretamente nella ricerca del loro cristianesimo africano? La seconda domanda nasceva concretamente al seguito delle varie denunce fatte contro i missionari stranieri dagli africani, e concretamente redatte nel "Processo di Adis Abeba" del missionario capuccino Walbert Buehlman, e concretizzate nel 1975 con il lancio del progetto di "Moratoria" quinquennale. Già Paolo VI a Kampala nel 1969, aveva dichiarato "che gli stessi africani sono ormai i missionari a casa loro", un certificato di buon servizio per i missionari non locali, e proseguiva dicendo che la chiesa africana

deve essere inanzitutto: "cattolica, ossia avere lo stesso patrimonio identico, essenziale, costituzionale della stessa dottrina del Cristo, professata per mezzo della tradizione autentica e autorizzata della unica e vera chiesa". Ma la manifestazione di questa cattolicità deve essere originale, propria al genio culturale africano".

Questi testi mi hanno fatto capire il malessere che provano tanti missionari che lavorano in centro-Africa, ai quali viene fatto pesare la loro origine europea, dando l'impressione di essere solo sopportati, accettati perché non se ne può fare a meno; e appena il rincalzo c'è, l'interessato è vivamente pregato di lasciare il posto. Tutto questo crea un clima di sfiducia, di disagio, tra il clero, permettendo al Divisore di penetrare nel tessuto ecclesiale.

Da dove nascevano queste acrimonie per il confratello bianco? Ho cercato di rispondervi attraverso una ricerca storica, non certo entusiasmante per me, ma con la fiducia di chi legge la Bibbia, la quale non ha paura di RICORDARE le prostitute, gli incesti, gli assassini, tradimenti, degli antenati di Gesù di Nazaret. I peccati fatti dai nostri predecessori, ci aiutano a combattere il nemico che si agita in ogni missionario IL COMPLESSO DI SUPERIORITA', perché pensa di essere il monopolizzatore, il detentore dell'unica verità. Seguendo allora la pedagogia della Bibbia, ho iniziato il lavoro, dividendolo in quattro parti, con questa introduzione e una conclusione.

I parte: Un'inchiesta sul primo contatto tra gli europei e il Regno del Congo, e la ricerca delle cause del fallimento di quella evangelizzazione.

II parte: Una ricerca sull'ampiezza e profondità della tratta degli schiavi, che mi ha fatto capire come l'Africa sia attualmente, secondo le parole dello scrittore Joseph Ki-Zerbo, un continente tra

la preistoria e il futuro. Il periodo storico fu annientato per mezzo della schiavitù.

III parte: Una analisi del fenomeno del colonialismo, impatto sanguinoso, violento tra due culture, non capito dagli stessi interessati; tanto che un vecchio missionario mi diceva che ripiangeva il periodo coloniale, quando come medico poteva organizzare più efficacemente il lavoro sotto una amministrazione inglese.

IV parte ed ultima: Un presente handicappato, tanto da chiedere da parte africana la celebre Moratoria, come unico mezzo per affermare se stessi.

Questi ultimi dieci anni hanno chiarito un po' la situazione. Il calo dei missionari-non africani è continuato regolarmente, e i nuovi ricalzi non sono sufficienti a colmare i buchi. In Burundi fin dal 1971 i PR Bianchi prevedevano di dover lasciare 2-3 parrocchie ogni anno al clero indigeno, dall'altra parte insufficiente al ricalzo. Ci sono diocesi che chiudono le parrocchie, o le affidano alle suore o ai laici. La chiesa africana cerca di ritrovare se stessa proponendo un concilio interafricano, ma Roma rimane sorda, dimenticando le positive esperienze di Medellin e Puebla, che fare?

Siamo in una fase di cambiamenti profondi, si vuole evitare il rischio di vanificare anni di lavoro, di sacrifici, e di rifare la efémera esperienza d'evangelizzazione del regno del Congo.

Una risposta ci viene dal vescovo mons. Kabilombe di Lilongwe, che partendo dal fatto che la chiesa è innanzitutto comunione, scambio, condivisione, afferma che nessuna chiesa locale deve sentirsi inferiore ad altre perché meno ricca (è diabolico misurare una chiesa da questo punto di vista) perché ognuna ha una sua ricchezza propria che potrà spartire con le altre: la fede, l'entusiasmo del neo-cristia-

no, la fraternità ect.

In missionario non-indigeno, potrà realizzare questa COMUNIONE tra le chiese e non sarà più considerato come il tappabuchi, ma nella sua caratteristica di straniero, vale a dire nato e acculturato altrove, diventa nella sua stessa persona, il luogo di comunione e di confronto, di dialogo con le altre chiese cristiane. Il missionario non-indigeno, seguendo la dottrina annunciata da I. Tillich, "Povertà spirituale", potrà realizzare in se stesso quel cammino di inculturazione del Messaggio al quale è chiamato ogni cristiano; e contemporaneamente verificarlo con il suo cammino di inculturazione nel nuovo paese. Queste due proprie povertà: spirituali e culturali, potranno permettere a lui di divenire concretamente nella sua vita: il fedele di tutta la chiesa universale, pellegrina nel mondo.

PARTE PRIMA : ARRIVANO I BIANCHI

Capitolo primo

LA LUNA DI MIELE
+++++

" Nell'anno del Signore 1512 il re del Portogallo scriveva una lettera al re del Congo, Afonso I, piena di elogi e di frasi cortesi, essa iniziava così: "Potentissimo ed eccellente Re del Congo, vi inviamo i nostri saluti"....proseguiva suggerendo alcuni modi per rafforzare la mutua amicizia".(1)

I seguenti anni, altri stati africani ebbero dei rapporti con i portoghesi, al punto che inviarono degli ambasciatori a Lisbona. In una relazione fatta dagli stessi portoghesi su uno di questi ambasciatori, inviato da OBA ESIGIE re di Benin, il cui regno ebbe inizio all'incirca nel 1504, leggiamo:

"Questo ambasciatore era un uomo dal discorso piacevole e di naturale saggezza. Grandi festeggiamenti vennero tenuti in suo onore (a Lisbona) e gli vennero mostrate molte cose belle di questi regni. Egli fece ritorno (nel Benin) in una nave del re (portoghese), il quale, alla sua partenza, offrì in dono: stoffe preziose a lui e a sua moglie, e attraverso lui mandò anche un regalo di valore al re (Oba Esigie) costituito da oggetti che egli desiderava grandemente" (2).

Questi rapporti con gli stati africani rivieraschi, che definirei idilliaci, di rispetto reciproco, non erano dettati dalla pura e semplice diplomazia? Certamente no, in questo periodo i re dell'Europa trattavano i re Africani con il rispetto dovuto ad alleati o a propri uguali. Una prova ci risulta dall'epistolario tra il re Afonso del Congo e il re Joao II del Portogallo, redatto appena 30 anni dopo la scoperta di questo paese per Diego Cao (1483).

1) Basil David "Guida alla storia africana" Zanichelli Bologna pg.80

2) " " " " " " " " " "

Frattanto però, era stato scoperto il continente americano dove ci si interrogó adirittura, se quegli indigeni fossero degli uomini, mentre non si poneva questo problema per gli africani. Nelle Indie occidentali i conquistadores si comportarono sempre seguendo la legge del più forte, mentre in Africa i rapporti idilliaci sopra citati ci fanno capire che si era di fronte a stati africani organizzati, sia da molto tempo (circa 4 secoli) come in Benin, sia più recentemente come nel caso del Congo (Afonso i era il 4° re)..

Gli europei furono favoriti da alcune credenze congolesi sul mare, visto come territorio "fuori dal mondo", assimilato al non-mondo, al caos, una via d'accesso per altri mondi. Nella loro cosmogonia il soggiorno dei morti era situato ~~sot~~ ^{sott} l'acqua, dopo la morte gli spiriti WENDA KU MAZA= vanno ~~sot~~ ^{sott} l'acqua, e sembra assumano dei corpi di color biancastro. Secondo Pigafetta (1587) i portoghesi erano riveriti: "Quasi come Dei terreni, e venuti dal cielo in quelle regioni" (1) Cielo inteso come altro mondo che per i nativi voleva dire sotto-acqua. Lo stesso Diego Cao, rivenuto in patria con degli ostaggi, e ritornato dopo due anni in Congo indirettamente rafforzó questa idea dei nativi. In-fatti il ritorno di quegli ostaggi suscitó una emozione vivissima tra i congolesi, come se fossero risuscitati da sottoterra. Il re NZINGA NKUWU visti i suoi sudditi ritornare riccamente vestiti, entusiasti della civiltà europea, in pace, salute e sicurezza, visti i doni di grande valore, ben accolse e ascoltó gli ambasciatori portoghesi, che talaltro lo sollecitarono a convertirsi.

" E le prime parole e esortazioni che ricevette in cuor suo, riguardo alla fede in Gesu Ctisto nostro Signore (..) fecero, grazie a

1) W. G. L. RANGLES " L'antico regno del Congo " Jaca Book Milano 1975 pg. 113.

Dio una così grande impressione sulla sua anima che, mossa dal piacere che provava e agognando già la sua salvezza, non lasciava partire l'ambasciatore del Portogallo né la gente della sua flotta, per poter continuare ad ascoltarli" (1)

Inizia così per il Regno del Congo una collaborazione con i portoghesi plurisecolare con alterne vicende.

Sulla scia dei portoghesi altri stati europei si lanciarono nella avventura africana, francesi, inglesi, olandesi, danesi; prussiani. Un esempio del rendimento del commercio con l'Africa, ci è dato dalla spedizione del capitano LOK che riportò in patria più di Kg. 180 di oro nel suo primo viaggio nel 1553, in cambio di bacinelle d'ottone e di rame. Nove anni più tardi un'altra spedizione inglese ritorno con Kg. 800 di avorio che sul mercato di Londra valeva una fortuna.

I modi usati dagli europei erano spesso rozzi e sgradevoli, tendenti all'imbroglio. Bisognava arricchirsi in fretta, ed ogni viaggio era un'occasione. Ma scoprirono ben presto che non era facile ingannare o tiranneggiare i loro soci africani.

Il mercante inglese JOHN LOK dopo il suo viaggio in Guinea, 1553, scriveva:

"Questa gente è molto diffidente nella trattative e non perderebbe il conto di una singola scintilla d'oro che mette in vendita. Essi usano i propri pesi e misure, e lo fanno con grande attenzione. Chiunque voglia avere rapporti con loro, deve farlo molto civilmente, poiché non saranno disposti a commerciare se verranno trattati male. (aggiunge il caso di un marinaio inglese che aveva rubato un gatto muschiato) i mercanti

africani di quel luogo avevano speso ogni commercio, finché l'inglese non ebbe regolarmente pagato il prezzo" (1)

Capitolo secondo

LA LEGGE DEL PIU FORTE

+++++

I rapporti instaurati precedentemente non continuarono; nella costa orientale, prospiciente l'oceano Indiano, non cominciarono affatto.

Una civiltà shwahili era nata e sviluppata su quella costa. Civiltà che si estendeva dalla Somalia al Mozambico (3-4000 Km. di costa) con una serie di città-stato quali: Sofala, Kilwa, Zanzibar, Malindi e Mogadiscio, per citare le più importanti. Commerciavano l'oro e l'avorio con i cinesi, e le relazioni erano tali, che i ricchi commercianti di Kilwa potevano permettersi di usare correntemente, sulle loro tavole, porcellane cinesi. Gli scambi con l'altra sponda dell'oceano indiano, erano regolari e intensi, a causa dei monsoni, e così con il mondo arabo.

1497 il portoghese Vasco de Gama, circumnavigò il capo Buona Speranza e le conseguenze furono disastrose. Capitani portoghesi assalirono quelle città-stato una dopo l'altra e le saccheggiarono. Distrussero la rete commerciale dell'oceano Indiano. La città di Kilwa non si riprese mai più da questo periodo di pirateria e di conquista; le altre dopo parecchi anni poterono riprendersi.

Nel Congo invece la situazione rimase stabile. Dopo la morte del re NZINGA KNKUWU, battezzato col nome di D. JOAO I, gli succedette il

1) Basil Davidson, ibid, pg. 82

"bastardo" MPANZU NZINGA, sostenuto dai tradizionalisti. In¹sorte contro, il primogenito AFONSO I, che aiutato dai portoghesi, vinse il rivale e divenne il primo re cristiano del Congo. (1506-1543). La lettera citata all'inizio ci mostra i rapporti di parità tra questo sovrano e il suo omologo lusitano. Don Afonso mandò vari suoi figli a studiare in Portogallo, Henrique venne addirittura consacrato vescovo a Roma nel 1518, un altro divenne professore di lettere a Lisbona. Lo stesso re leggeva il lusitano e ci restano 24 lettere scritte e inviate al re D. Joao attraverso l'ambasciatore Simao de Silva.

Don Afonso accettò nel 1513, incoraggiato dal re del Portogallo, di prestare giuramento di obbedienza al Papa in qualità di principe cristiano. Ma dalle sue lettere traspare pian piano lo scoraggiamento e la delusione di un uomo che aveva aderito di tutto cuore alla civiltà europea, che credeva ancora alla buona fede e alla generosità di suo "fratello", è la parola usata per designare il re del Portogallo, ma che si trovava profondamente sorpreso e rattristato dal comportamento interessato, disinvolto, insolente, dei portoghesi residenti nel suo stato. Scriverà ancora che alcuni di questi residenti avevano cercato di assassinarlo in chiesa, mentre ascoltava la messa:

"unicamente affinché io muoia ed essi possano imporre un re di loro scelta". (1)

Questa degradazione dei rapporti, cominciò quasi subito, soprattutto a causa dei mercanti portoghesi installati nell'isola di s.omé. I sovrani del Congo, pensavano commerciare direttamente con quelli portoghesi, ed era per loro vitale possedere gli oggetti europei che con-

1) Randles. ibid, pg134 lettera del 17/12/1540

ferivano a loro un prestigio superiore, un potere, che potevano generosamente rivendere ai loro sudditi. Se la corte di Lisbona poteva accettare questa idea, dello stesso parere non erano i suoi agenti sul posto che avevano una sola ambizione: arricchirsi al più presto e tornare a godersi i frutti a casa loro. Si arrivò ad un punto tale che d. Afonso scrisse a Lisbona dichiarando che Fernão de Melo gli sottradeva i doni inviategli da Lisbona per la sua augusta persona, e lo tratta come cane.

Questi commercianti, data la mobilità consentita loro dalle navi, commerciavano con tutti i re vassalli del sovrano congolese, e pian piano permise a quest'ultimi di staccarsi dalla tutela portoghese.

Un altro grave smacco per l'economia congolese fu la perdita del controllo dell'isola di Luanda, da dove traeva la sua moneta lo ZIMBU, piccola conchiglia caratteristica, che serviva da moneta di scambio. Adirittura prima della perdita, gli europei inondarono il Congo con zimbu provenienti dal Benin e dal Benguela tanto da fare svalutare il zimbu a un terzo del suo valore.

Capitolo terzo

LA FINE : LA BATTAGLIA DI AMBULIA 1665
 ++++++

Questo fatto segna praticamente la fine dell'impero congolese che si ridusse alla capitale S. Salvador e le vicinanze.

Dopo la pace con gli olandesi nel 1649, che avevano occupato Luanda per 7 anni, i conquistadores ripresero il vecchio progetto di satellizzazione del Congo. Il re D. GARCIA (1641-1661) voleva conservare l'amicizia fatta precedentemente con gli olandesi per avere un margine di manovra più grande, e per sfuggire a quella asfissiante lusitana, ma inutilmente. Allora cercò un modus vivendi con i portoghesi di Luanda

e mandò degli ambasciatori per cercare un accordo su queste condizioni minime :

"Il Vescovo del Congo (sempre europeo) dovrebbe risiedere a São Salvador e non a Luanda (come avveniva all'inizio del regno); tutta la amministrazione ecclesiastica verrebbe centralizzata nella capitale; i missionari capuccini avrebbero libero accesso al suo regno; l'integrità territoriale del regno verrebbe rispettata; i conquistadores di Luanda si asterranno da atti di ostilità nei confronti dei sudditi e dei vassalli del re del Congo; giusti prezzi verrebbero praticati nelle transazioni commerciali con i negozianti di Luanda; si cesserebbero di inondare il Congo con Zimbu importati dal di fuori; giudici disinteressati verrebbero fissati in diversi punti del Congo per esaminare gli schiavi venduti, allo scopo di assicurarsi se si trattava di persone libere, rubate, oppure di veri schiavi" (1)

Queste condizioni furono rifiutate a Luanda, il che obbligò il re D. Garcia 2 ad accettare praticamente il libero commercio portoghese di tessuti, sale e schiavi all'interno del paese, senza poter reclamare dei pedaggi. Malgrado l'accettazione di queste condizioni gli uomini di Luanda non rinunciarono dal canto loro all'allettante prospettiva di impadronirsi delle miniere congolesi (oro, argento?) anche ricorrendo alla forza. Da notare che malgrado la potenza del gruppo di pressione dei conquistadores di Luanda a Madrid (il Portogallo era stato unito alla Spagna) la corte ha dato piuttosto ascolto alle raccomandazioni di Roma in favore della causa congolese.

1) Randles, ibid; pg. 153

La crisi tra Luanda e São Salvador non cessò e si accrebbe con il successore di don Garcia, don Antonio I, il quale continuava a reclamare al governatore di Luanda le terre perdute e l'isola di Luanda. Gli venne risposto che deve cedere le sue miniere a cui replicò "queste miniere non esistono e che se anche esistessero non ne sarebbe debito- re con nessuno" (1)

Nel 1665 la tensione cresce bruscamente e per fare paura al re D. Antonio I, il governatore di Luanda ordina la mobilitazione generale per intimidire il re, ma costui per difendersi chiama alle armi tutti i suoi sudditi.

"Ogni persona di qualsiasi rango, nobile o artigiano, povero o ricco, in grado di portare armi offensive, in tutte le città, villaggi e borghi del mio regno, deve, entro 10 giorni andare (...) ad arruolarsi dai suoi capitani, governatori, duchi, conti, marchesi ect.... (...) per partire e difendere le nostre terre, proprietà, figli e mogli, le nostre stesse vite e la nostra libertà di cui la nazione portoghese si vuole impadronire al fine di dominarle" (2)

Il 29-10- 1665 a Ubanga presso Ambulia i due eserciti si scontrano. Dal lato portoghese ci sono schierati 360 portoghesi e 6-7000 neri, dal lato congolese 100.000 guerrieri, 190 meticci armati di moschetto, e una compagnia di 29 bianchi residenti a São Salvador.

La battaglia è furiosa e dura, sei-otto ore, ma i portoghesi hanno il vantaggio di possedere due pezzi di artiglieria e vincono. Il re

D. Antonio I, 400 nobili e 5000 dei suoi sudditi perdono la vita. In Portogallo la vittoria dei conquistadores venne male accolta:

"So (scrive Bernardo de Gallo 1700 circa) che il re del Portogallo fece uccidere coloro che avevano ucciso il re d. Antonio I e deporre il governatore di Angola per non aver impedito la cosa". (1)

Forse a causa di questa dura reazione della metropoli i vincitori non occuparono il paese, e le miniere di rame furono parzialmente sfruttate solamente nel 1865.

Il regno del Congo, senza nobiltà scompare, in seguito allo sbriciolamento del paese, le provincie passano da 6 nel XVI secolo a 22 nella metà del XVIII. In 50 anni più di 30 re cercano di regnare e furono sistematicamente massacrati. Praticamente il Regno del Congo scomparve.

Capitolo quarto

LA CRISTIANIZZAZIONE +++++

"Quanto alle sue qualità di cristiano, sappiate che, da come parla, mi sembra che non sia un uomo, bensì un Angelo, che il Signore ha inviato in questo regno (Congo) per convertirlo, poiché vi assicuro che è lui che ci istruisce e conosce meglio di noi i Profeti e il Vangelo di Nostro Signore Gesù Cristo e tutte le vite dei santi e tutte le cose di nostra santa Madre Chiesa (...) poiché non fa che studiare e spes-

1) Randles ibid, pg. 157

se volte succede di addormentarsi sui suoi libri e sovente dimentica di mangiare e di bere per parlare delle cose di Nostro Signore -Lettera di Rui d'Aguiar del 25-5-1516 al re del Portogallo (1)

Il ritratto che fa questa lettera, é quello del re D.Afonso I chiamato "l'apostolo del Congo" per il suo impegno nella cristianizzazione del suo paese, fino a prestare giuramento di obbedienza al Papa come principe cristiano.

"In questo viaggio ebbi non poco a soffrire, ci dice il padre Cavazzi, particolarmente nell'attraversare una corrente molto rapida e non poco pericolosa. Nel voltarmi indietro, vidi con mia somma meraviglia una povera donna con un fanciulletto dietro la schiena, la quale attraversava la medesima corrente con molta intrepidezza.

La mia meraviglia crebbe maggiormente quando, raggiunta la riva, mi accorsi che la medesima donna mi seguiva senza dirmi nulla. E fui al colmo dello stupore vedendomi seguito istacabilmente per ben tre leghe, cioè finché non giunsi nel cuore di una selva, dove molte persone mi attendevano per essere battezzate.

Fu allora che la donna mi si fece innanzi e mi pregò le avessi battezzato il figliuolino. Dicendole io perché non me l'avesse detto lungo la via, senza esporsi a sì disagiato cammino e a tanti pericoli, ella ingenuamente mi rispose "Ganga, non mi parve decante l'arrestarti, essendo tu ministro del vero Dio. Cercavo senza tuo scomodo il beneficio spirituale dell'anima del mio pargoletto e la mia propria consolazione, laonde informata che nel bosco ti aspettavano molti per questo effetto, volentieri ho tollerato la fatica di tenerti dietro. Il candore e la

1) Randles ibd.pg.132

ingenuità, non disgiunti dalla delicatezza di un sentimento veramente nobile, mi commossero profondamente. Le battezzai il bambino e le augurai con tutto il cuore ogni più eletta benedizione del Cielo (1)

Due testimonianze distanti tra loro nel tempo (150 anni) e nella situazione sociale, un re e una campagnola, ma unite dal desiderio di vivere la fede cristiana.

L'avventura cristiana cominciò con l'arrivo dei portoghesi, visti come defunti redivivi e furono accettati subito come esseri straordinari. L'ambasciata condotta da Rui de Piña (1491) arrivò da Nzingu Nkwuw, con dei francescani e magnifici regali, questo fece pensare al re congolese che il suo omonimo europeo fosse l'unico signore del mondo, che ha avuto la bontà di dichiararsi suo amico senza averlo meritato, e per essere un po' più simile a lui domandò il battesimo. Venne battezzato assieme a sei nobili il 3/5/1491, e prese il nome del suo benefattore João 1. Evidentemente una conversione affrettata e interessata tanto che un missionario racconta che per Nzinga Nkwuw fu "un tormento mortale vivere nell'ambito della legge evangelica, e si ricordava con nostalgia della libertà pagana" per i nobili, rinunciare alla poligamia voleva dire "strappare loro le budella" e le mogli del re "vedersi scacciate ardevano di rabbia e di furore" (2). Ma "assieme ad alcuni partigiani, il primogenito del re Mbemba Nzinga, battezzato Afonso, restò fedele al cristianesimo e per punirlo il re lo esiliò nella provincia del Nsundi". (3).

Con l'avvento di Afonso 1 la cristianizzazione iniziò con vari metodi, alcuni ricordano quelli constantiniani. In una lettera datata

1) M. Schenetti "Nei regni del Congo" Bologna 1978 pag. 89

2) Randles ibd. pag. 123

3) " " " "

5 ottobre 1514 d. Afonso auspica che gli vengano inviati!"

"Qualche bombarda e dei fucili" al fine di poter bruciare una grande casa di idoli, poiché se veniva bruciata senza l'ausilio dei cristiani (portoghesi) scoppierebbe una rivolta in cui potrebbe rischiare la vita. Dal momento che le armi non sono arrivate fu costretto a bruciare gli idoli quanto più segretamente possibile. Questo dimostra che la corrente tradizionalista ostile alla nuova religione era lungi ancora dall'essere eliminata."⁽¹⁾

Un tentativo per un clero indigeno naufragò per la reticenza delle autorità ecclesiastiche portoghesi, visto che Roma accettò il figlio D. Henrique, di D. Afonso I, al quale venne consacrato vescovo nel 1518, tornò nel 1521 in Congo con cinque compagni compresi preti, ma ivi morì cinque anni dopo senza successore.

Si tentò la fondazione di seminari, ma inutilmente? Quello dei Gesuiti a S. Salvador iniziò nel 1620 e continuò fino al 1669, ma diede scarsi frutti, solo alcuni chierici al servizio della cattedrale, e qualche prete, ma costituirono delle eccezioni. Si continuò così con una chiesa alimentata dall'estero in cui il vescovo risiedeva a Luanda,

tra i suoi compatrioti, e non a S. Salvador. Clero straniero, che non conosceva la lingua locale, eccetto pochi casi, dando adito a casi di simonia, soprattutto nella confessione fatta sempre con interpreti.

Fu elaborato un dizionario Kikongo-latino-spagnolo dal cappuccino fiammingo Gerges de Geel nel 1651, ma non ebbe diffusione. Un catechismo in kikongo era stato pubblicato anni prima nel 1624 dal gesuita Mateos Cardoso, ristampato a Roma nel 1650 non ebbe un grande diffu-

1) Randles ibd. pag 130

L'aspetto economico peso' moltissimo sulla vita dei missionari, che dovevano essere sostenuti dal re del Portogallo, ma esso dimenticava facilmente questo suo dovere, tanto che per provvedere alle loro necessità d. Afonso ordino' che tutti i sudditi pagassero una decima. Tutto questo era molto aleatorio tanto che la s. Sede deciderà di inviare nel 1640 cappuccini italiani e spagnoli, i quali vivendo di elemosina, avrebbero dovuto riuscire meglio, che non il clero regolare, a vivere in una economia di autosussistenza e questo avvenne, veramente.

Con l'arrivo dei capuccini si inizio' una seconda vera e propria cristianizzazione, ambigua anche questa, visto che il bianco era sempre visto come un redivivo, e i capuccini visti come:

"Enganga anchissi hambian pungu Roma a Santo Padre" = Dispensatori di feticci dello Essere Supremo, inviati da Roma dal Santo Padre"(1)

"E quel che pensa il re D. Garcia II, convinto nel 1645 che i danni provocati da una invasione di cavallette, sono castigo di Dio per i peccati non ancora espiati dai suoi antenati, o da tutto il regno. Spedisce quindi a Roma un cappuccino con l'incarico di ottenere una riconciliazione e quello che è più straordinario è che la Santa Sede risponde con un breve in cui dà l'assoluzione e la benedizione a tutto il regno (Personas, Agros, Possessiones, Territoria) Questo stesso breve allude espressamente alle cavallette e lancia una maledizione contro loro. A quanto dice Cavazzi le cavalette soccombettero a questa anatema". (2)

Ma pian piano i cappuccini calarono di numero, restarono come missionari itineranti e i diari di p. Cavazzi da Montecuccolo sono esemplari a questo soggetto. La loro ^{presenza} scemò pure, tanto che nel 1830 si assisterà al dissolvimento quasi totale degli ultimi ricordi cristiani

1) Randles ibd. pg. 214
2) " " " 202

nel Congo. L'ultimo cappuccino che visitò il Congo nel 1877, Bonaventura dos Santos scriveva:

"Mi chiamano tutti il grande maestro dei feticci: Zambu ampungo, perché secondo loro facevo venire la pioggia" (1)

Quasi per reazione alla scarsità di missionari e alle esigenze alle volte incomprensibili, per il popolo, del cristianesimo, nacque nel XVIII secolo il movimento-setta dell'Antoniano. Nasceva da una esagerata devozione a S. Antonio da Padova al quale si chiedeva ogni grazia: trovare marito, o guarire da qualsiasi malattia, o successo finanziario. La devozione inizialmente fu accettata dai missionari, senza capire che essa era un tentativo di inculturazione vera e propria della Fede, ma quando divenne un movimento politico guidato da Beatrice, la combattettero con ogni mezzo.

Beatrice, il nome cristiano di Chimpa Vita, insegnava che:

"
Gesu Cristo é nato a São Salvador, che era Betlemme, che era stato battezzato a Nsundi, che era Nazareth, e che Gesu Cristo con Maria e san Francesco erano originari del Congo e della razza dei negri" (2)

Il movimento, combattuto dai cappuccini e dal Re D. Pedro IV, si dissolse quando Beatrice, che predicava la castità, ebbe un figlio, dal suo amante S. Giovanni. Furono sconfitti nel 1706, catturati e bruciati sotto gli occhi dei missionari.

Molte furono le cause che impedirono una reale nascita di una chiesa congolose, dopo tante fatiche, sacrifici, sforzi da una parte e dall'altra. Cerchiamo di analizzarne qualcuna:

1) randels ibd. pg. 214
2) " " " 206

A) La sfiducia verso il popolo congolese a poter fornire dei preti del posto, se non seguendo un modello romano, soprattutto dopo il concilio di Trento, per mezzo di seminari. Un clero celibe, educato alla maniera occidentale, estraneo alla vita comunitaria locale.

B) una mancanza di preparazione adeguata al battesimo, attraverso una catechesi opportuna, solo nel 1624 si pose mano alla stesura di un catechismo. C'era una tale ignoranza che la confessione auricolare veniva vista come una forma di spionaggio del missionario a favore della nazione alla quale apparteneva, o come mezzo efficace per guarire qualsiasi malanno.

C) Il legame obbligatorio del Padronado che obbligava ogni contatto con il Congo attraverso il porto di Lisbona, permettendo ai portoghesi un controllo su tutta la vita economica, religiosa, politica di questo stato. Il Cavazzi ci riporta il suo primo sbarco:

"Lo sbarco dopo undici mesi di navigazione da Genova, via Caidice, avvenne nel porto di Luanda, ma con difficoltà per essere i missionari privi di passaporto firmati dal Consiglio Ultramarino portoghese, il che aveva fatto sospettare che vi fosse tra loro anche qualche frate spagnolo. Solo l'intervento del governatore locale ottenne loro la libertà" (1)

Un tentativo per superare l'asfissiante padronado fu effettuato da D. Alvaro II (1587-1614) mandando un suo ambasciatore a Roma dal Papa Paolo V, Antonio Manuel de Vunda, ma la sua missione durò poco e morì nel 1608, e fu seppellito a S. Maria Maggiore, dove si trova il suo monumento funebre, del primo e unico ambasciatore del devotissimo sovrano cristiano congolese.

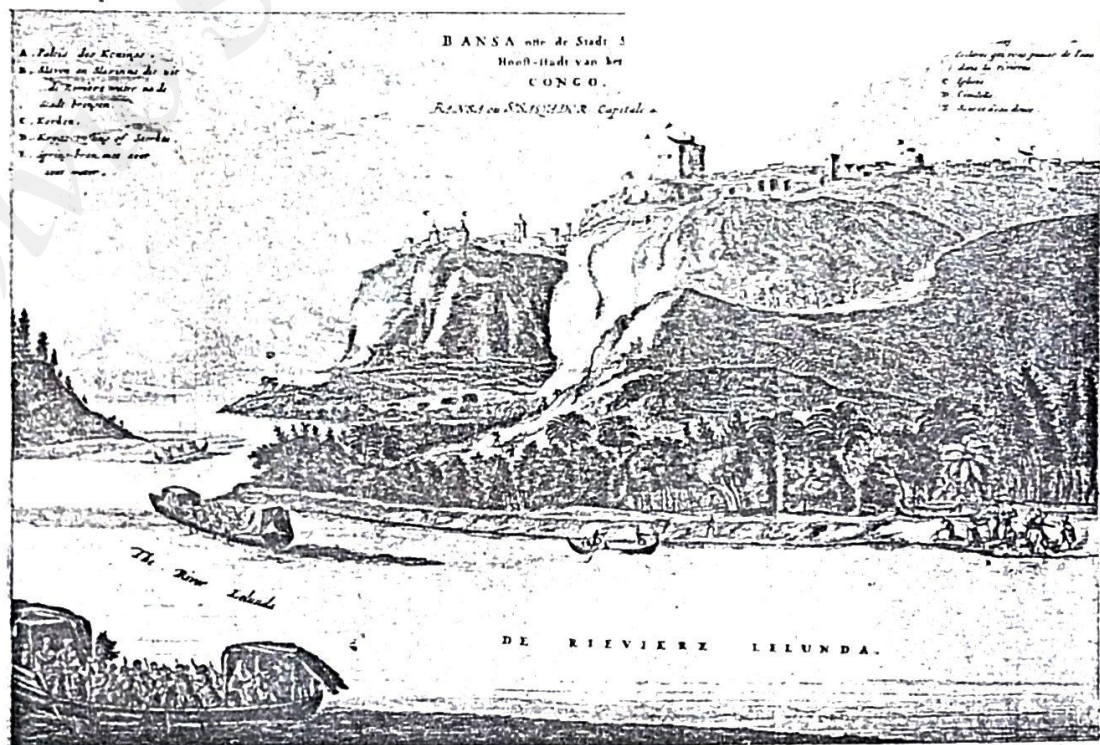
1) M. Schenetti ibd. pg. 26

D) La tratta negriera degli schiavi fu un ostacolo da non sottovalutare. Ai razziatori apparve subito evidente che l'adesione al cristianesimo da parte dei congolesi, comprometteva il buon funzionamento del loro commercio. Gli schiavi venivano reclutati tra i prigionieri di guerra, ^{tra i} o~~v~~condannati per debiti veri o presunti. I compratori per avere merce, non possono che fomentare le frizioni intertribali, o il despotismo tirannico dei capi, usando come mezzi le armi.

Il Regno del Congo, si risolse così per la Chiesa come una occasione mancata, servirà questo per il futuro? Historia magistrae vitae.



Il 3 settembre del 1645 « usò il Re una finezza di cortesia co' Missio-
nari mandando a ricercarli e ad inviarli all'Udienza. E quando li vide,
levatosi in piedi e avanzatosi alquanto prese per la mano il Padre Pre-
fetto e volle in segno di rispettare quelli Apostolica Dignità, che tutti
sedettero.... » (P. Gavazzi, *idem*, Libro Terzo, paragr. 36).



« La Città reale del Regno di Congo si chiama S. Salvatore, & per
l'adetto nell'Idioma del paese nomavasi Banza, che vuol dire gene-
ralmente Corte, & è situata lontano dal Mare 150 miglia in una gran
montagna la quale in cima have un piano tutto coltivato, & fornito di
casali, & villate, circondate forse 10 miglia, ove alloggiavano, & vi so-
no più di 100 mila persone... » (F. Pigafetta, *Relazione del Reame di
Congo*, ecc., Roma, 1591, p. 39). La stampa che si riproduce è ripresa
dal Dapper, *Description de l'Afrique*, Amsterdam, 1686).



Chi entra ancor'oggi nella cappella battesimale della basilica di S. Maria Maggiore in Roma scorgerà con sorpresa, tra i busti di alcuni Papi, il busto marmoreo d'un Nero dalle sembianze nobili, illuminate da due occhi bianchi e incorniciate da capelli e barba crespi. Quel Nero è Antonio Manuel ne Vunda, ambasciatore del re del Congo, venuto a morire a Roma nel giorno dell'Epifania del 1608 e seppellito nella splendida basilica dedicata alla Vergine miracolosa delle Nevi. Il busto, opera dello scultore Francesco Caporale, fu ordinato da Paolo V che aveva fatto « prender l'effigie dal naturale per far la statua a perpetua memoria ».

Capitolo primoLA SCHIAVITU DOMESTICA
+++++

In una cittadina della provincia di Vicenza, moriva nel 1948, una vecchissima suora canossiana di nome Bakita. Era la meraviglia delle ragazzine che frequentavano quella scuola, dove curava la portineria. Nacque circa 80 anni prima nel Sudan, e fu acquistata in un mercato di schiavi nella città del Cairo dal Console italiano della città, originario del Veneto. Ritornato in Italia, si portò con sé la piccola Bakita, come inserviente per le sue figliole, e le concesse la libertà. Un piccolo esempio che lega il nostro tempo ai 4 secoli di orrori, umiliazioni che costò all'Africa una emorragia dei (dai 50 ai 100 milioni) suoi figli migliori, trasportati a forza oltre atlantico o oltre lo oceano indiano.

Nell'Africa la presenza dello schiavo domestico, proveniente dai bottini di guerra, era una pratica assai diffusa:

"Esso veniva chiamato nvana (figlio) e l'ambiguità era tale che per designare un figlio vero e proprio si usava l'espressione "figlio del ventre", toccandosi contemporaneamente le parti genitali. Ecco perché A. Cureau ha potuto scrivere "La verità è che lo schiavo congolese è un elemento aggiuntivo della famiglia, un membro posticcio, un figlio artificiale se mi è consentito il termine". (1)

Dello stesso avviso non erano i portoghesi installati nell'isola di São Tomé, dove iniziarono la coltivazione della canna da zucchero, per la quale avevano bisogno di molta manovalanza che la metropoli non riusciva a fornire. Si diedero allora alla ricerca di schiavi

1) Ki-Zerbo "Storia dell'Africa Nera" pg. 261

nel golfo di Guinea fino al regno del Congo, per una situazione di vita totalmente nuova, lavoratori in piantagioni e non più, se non per i più fortunati, nella casa come schiavi domestici. Questa nuova forma di schiavitù scompaginò tutto il commercio tra São Salvador e Lisbona, tanto che d. Afonso in una lettera del 6/7/1526 si lamenta con il re D. João, dicendo che dei "figli della nostra terra" (filhos da terra) e "dei figli dei nostri nobili e dei nostri vasalli" (filhos de nossos fidalgos e vassallos) ed anche dei "nostri parenti" Ladri e uomini privi di coscienza li portano via, spinti dal desiderio di avere delle cose e delle merci del Portogallo di cui sono avidi". Unico rimedio, come abbiamo già constatato, per evitare la distruzione della stessa nazione congolese, minacciata da questo infame commercio, D. Afonso lo vede nella religione e aggiunge di aver soltanto "bisogno di religiosi" e di quelle persone che insegnano nelle scuole" e di non voler più per se né "commercianti, né merci, soltanto vino e farina per il S. Sacramento (...) poiché è nostra volontà che, nei nostri regni, non ci sia più tratta né asportazione di schiavi" (1)

Il povero re ottenne ben poco, la smania smisurata di merci europee dei suoi sudditi li spingeva a rapire dei figli di notte, per evitare di essere scoperti. Per attenuare questo male, lo stesso re propose ai suoi partners portoghesi di fare ispezionare ogni schiavo comperato da un bianco da tre gentiluomini o funzionari della corte, per stabilire se si trattava di un prigioniero o di un uomo libero venduto arbitrariamente. Il re D. João III, risponde solamente nel 1529 affermando che se il re del Congo non vuole commerciare se non limitandosi di ricevere una nave per anno non sarebbe un onore né a lui né per il suo regno".

1) Duarte Pacheco Pereira " Esmeralda de situ orbis" 1508,

Limitare il flusso delle mercanzie, quale disastro, andrebbe contro i vostri stessi interessi poiché " se uno dei grandi del vostro paese potesse rivoltarsi contro di voi, ricco delle merci del Portogallo, dove andrebbe a finire la vostra potenza e la vostra grandezza?" Quale gloria e potenza invece riceverebbe il re poter esportare ogni anno 10.000 schiavi, 10.000 anelli da polso in rame e altrettante zanne di elefante?. L'Europa cristiana non poteva dare prova più magistrale del suo senso commerciale" (1)

Nonostante le proteste dei vari re del Congo, le vendite di schiavi nel Congo si aggirò nel XVI secolo sui 405000 individui all'anno, raddoppiando nel XVII secondo p. Cavazzi.

Capitolo secondo

IL COMMERCIO TRIANGOLARE o IL GRANDE CIRCUITO +++++

" Un giorno mi recai da un mercante, -racconta Pruneau de Pomegor- ge per ventidue anni dipendente della Compagnia des Indes sulla costa africana-. Mi furono mostrati numerosi schiavi, tra cui una donna dai venti ai ventiquattro anni molto triste, sciupata dal dolore, con il seno un poco cascante ma pieno, il che mi fece sospettare che avesse perduto il bambino. Glielo feci chiedere al mercante, costui mi rispose che non aveva figli. Poiché questa disgraziata era vietato di parlare sotto pena di morte, mi venne in mente di stringergli il capezzolo da cui uscì del latte, abbastanza per farmi capire che la donna allattava. Insistei a dire che la donna aveva un figlio. Spazientito dalle mie parole, il mercante mi fece dire che comunque la cosa non mi avrebbe

1) Randles, ibdm. pg. 172

impedito di acquistare la donna, dato che la sera stessa il bimbo sarebbe stato gettato ai lupi. Rimasi interdetto. Stavo per ritirarmi e immergermi nelle mie riflessioni su questo atto terribile, ma la prima idea che mi venne in mente fu di salvare la vita a quel neonato. Di conseguenza dissi al mercante che avrei acquistata la madre a condizione che mi consegnasse il figlio, egli me lo fece portare immediatamente e io lo porsi alla madre, che non sapendo come esprimere la propria riconoscenza, raccattava della terra e se ne cospargeva il capo. Sebbene in questa circostanza mi fossi limitato a fare ciò che qualunque anima onesta avrebbe fatto al mio posto, me ne andai con in petto un sentimento delizioso e tuttavia frammisto d'orrore.... E poiché un simile delitto si ripeteva ogni giorno, fui costretto a non andare più ai mercati, dal momento che la mia fortuna non sarebbe bastata a queste buone azioni". (1)

Questa testimonianza esprime bene a quali bassezze erano arrivati, nella logica commerciale, i commercianti di schiavi. Come spiegare questa emorragia forzata dal continente africano?

Nel 1492 Cristoforo Colombo scopre l'America, egli è la punta di un iceberg di moltissimi sforzi intrapresi da tutta l'Europa, ormai da un secolo, per cercare di rompere l'accerchiamento politico, economico, culturale, religioso dell'Islam, e arrivare senza intermediari alle fonti dell'oro e delle spezie, aggirando alle spalle i figli del Profeta. Ricercare e fare alleanza con il leggendario Prete Gianni che aveva inviato a Venezia nel 1402 arabi e leopardi, tanto che Vasco de Gama partì dicendo "Cerchiamo spezie e cristiani"(2).

La storia fu un'altra e si scoprì il Benin, il regno del Congo,

1) Ki-Zerbo ibdm, pg. 269

2) " " " " 257

le città stato della civilizzazione shwahili, da parte dei portoghesi. I regni Incas e Azteco da parte spagnola. La prima reazione fu selvaggia, bruciarono, distrussero, annientarono le due antiche civiltà americane. Tutto l'oro e l'argento possibile fu portato in Spagna, e per affermare la sua potenza politica, Filippo II, terminò la sua reggia- convento di S. Lorenzo all'Esquerial, ponendo un mattone d'oro sulla cupola della chiesa omonima.

Una seconda ondata, incominciò a sfruttare i vasti terreni, per ottenere prodotti assai richiesti in Europa: zucchero e tabacco. Si obbligò gli indigeni, ridotti in schiavitù, a compiere questo lavoro. Se protestavano o cercavano di resistere venivano massacrati. Si cercò mano d'opera in Spagna, ma senza grandi risultati, gli spagnoli si ricordarono allora della tratta che i portoghesi avevano già iniziato. "Già nel 1550 un decimo della popolazione di Lisbona era costituita da schiavi neri"(1)

Inizio allora un commercio europeo di schiavi-prigionieri, che assunse dimensioni intercontinentali, per la presenza di tutte le potenze atlantiche europee. Così gli africani furono trascinati in un destino mostruoso senza poter intravedere alcuna possibilità di salvezza per più di 3 secoli.

Si sviluppò quello che venne chiamato il commercio triangolare, o il grande circuito. I commercianti europei partivano per l'Africa occidentale con un carico costituito da ferro, acquavite, tessuti, fazzoletti, vestiti usati ect. L'alcol veniva addirittura tagliato con acqua, oppure secondo il consiglio di un negriero olandese, addizionato con sapone di Spagna" affinché affiori una schiumetta che per i negri co-

1) Ki-Zerbo ibdm, pg. 262

stituisce una prova infallibile di buona qualità" (1).

Altra merce molto ricercata erano i fucili con le relative munizioni. In cambio di questi prodotti di pessima qualità, i negrieri chiedevano pelli, gomma, oro, avorio, ma soprattutto schiavi. I migliori erano chiamati "Capi d'India" erano "Neri dai dodici ai venticinque anni, senza difetti, con tutte le dita e tutti i denti, senza membrane negli occhi e di salute eccellente"; "Niente negri adulti, alti e magri con il torace stretto, gli occhi smarriti e l'aria imbecille" per le donne "Né capezzoli a punta né mammelle flaccide" Wilbeforce cita il caso di un carico di 130 schiavi dei quali 35 erano capaci di scrivere in arabo: in altri termini la selezione colpiva i settori della popolazione più necessari al dinamismo e al progresso, vale a dire tra gli elementi più adatti a produrre e a procreare" (2).

Lo scambio avveniva sui punti d'attracco vicino al centro commerciale tra ladroni bianche e neri i quali se la intendevano alla perfezione.

"Era finita per istaurarsi e presiedere alla celebrazione di questo rito macrabo, una specie di etichetta, un protocollo in cui ogni gesto serviva ad ingrassare un complice: dono di benvenuto, diritto di tratta, regia tassa per ogni nero venduto, priorità d'acquisto per i lotti di schiavi appartenenti ad un principe, percentuale per il mediatore... Il negriero era una belva morsicata da un nugolo d'insetti. 3" (3).

I neri marchiati a fuoco sul petto o sui glutei o sul seno, con le iniziali del proprietario, sono imbarcati sulla nave, c'è nel trasporto chi approfitta per suicidarsi gettandosi in mare; qui allineati nudi, rasati, distesi uno accanto all'altro, talvolta a cucchiaio, iniziano la

1) KI-Zerbo ibdm. pg. 267
 2) " " " " 276
 3) " " " " 266

traversata. Sono talmente stretti che vivono praticamente nel fango di sangue, vomito, deiezioni di ogni tipo, non potendosi allontanare dal posto. Le perdite erano enormi, alcuni facevano lo sciopero della fame, altri erano uccisi, contenti di terminare le loro pene, ma una parte arrivava a destinazione. Prima dello sbarco per evitare di pagare la tassa d'entrata, i malati, i più deboli, venivano gettati in mare; per farli apparire in buona salute, venivano rimpinzati di cibo e talvolta drogati, quindi le stesse scene dell'acquisto per la loro vendita. Lo schiavo non era considerato persona, ma una cosa, anche da una legislazione relativamente liberale come il "Code noir" di Colbert, che considerava lo schiavo un bene mobile in quanto trasferibile e negoziabile. L'assurdo giungeva al punto che si doveva battezzare tutti gli schiavi, prima della loro discesa sul dominio dei cattolici: re di Spagna e del re del Portogallo.

Infine liberate le navi dagli schiavi, i commercianti le riempivano di zucchero e tabacco, traendo un secondo profitto dalla loro vendita in Europa.

Uno dei risultati più tangibili della tratta, fu la spinta alla industrializzazione per la Francia e l'Inghilterra, nel XVII secolo erano ancora paesi con una struttura produttiva artigianale. Un secolo più tardi quando si era nel pieno del commercio degli schiavi si avviarono rapidamente verso la produzione industriale, per fare fronte alla richiesta di tessuti, soprattutto per la tratta.

Un esempio riportato da Basil Davidson, ci fa toccare con mano questo accelerato sviluppo.

Nel 1719 dal porto di Liverpool passavano solo 18.771 tonn. di merci. Nel 1792 era cresciuto a 260.392 tonn. a causa del grande circuito. Nel 1770 un mercante, sindaco di Londra, tale William Beckford, poteva vantarsi di essersi talmente arricchito con questo commercio che suo

figlio avrebbe avuto una rendita di 40.000 sterline all'anno, pari a circa 1 milione di dollari attuali.

Bisognava però intrattenere questo mercato e per avere continuamente merce, che proveniva soprattutto dai prigionieri di guerra, si diede impulso alla vendita di armi da fuoco. Esse erano molto ricercate dai vari re, capitribù, per poter difendersi o attaccare i propri nemici. Queste armi erano sconosciute in Africa e si potevano acquistare solo dai mercanti europei i quali in cambio chiedevano come pagamento schiavi. Fu un circolo vizioso e per molto tempo nessuno riuscì ad uscirne.

Capitolo terzo

LA TRATTA NELL' AFRICA ORIENTALE +++++

La tratta non fu certo un monopolio degli europei, la loro caratteristica fu l'estensione del fenomeno nel tempo e nello spazio, dal Senegal alla Angola (8-9000 Km. di costa). Un'altra tratta assai sanguinosa e vasta, anche se molto inferiore nelle cifre si praticò sulla costa orientale africana.

Gli arabi di Zanzibar e Pemba, e le città costiere, svilupparono la coltura del chiodo di garofano, ma per le loro coltivazioni avevano bisogno di mano d'opera che razziavano nel continente. La popolazione di Zanzibar 300.000, di Pemba 100.000, e delle città del litorale mediamente di 200.000 unità era composta per due terzi di schiavi. Quelli che lavoravano nelle città vivevano come i servi, ma la maggioranza viveva nelle piantagioni dove la vita era talmente insopportabile che rinunciavano a procreare per non aumentare il numero dei disgraziati. Questo fatto, di una popolazione che non assicura il proprio rinnovamento, costringeva continuamente i proprietari all'acquisto

di nuovi soggetti.

I mercanti di schiavi partivano verso l'interno, dove scambiavano i loro prodotti di bigiotteria, tessuti e armi, contro schiavi, generalmente dei prigionieri di guerra, e se non ne trovavano si metteva a razziare. Cercavano inoltre l'avorio, e il ritorno era costituito da lunghe file di infelici portanti l'avorio, se una madre aveva il bambino e c'era l'avorio da portare, veniva ucciso il figlio (1) perché potesse portare la sua zanna. Le fughe erano all'ordine del giorno; per evitarle si legavano i malcapitati con una specie di morso, per renderli docili. Le malattie, vaiolo, stenti, decimavano gli effettivi e alla costa arrivava il 30%, 50%. Qui erano imbarcati per Kiwa o Zanzibar.

"I negri sono allineati, nel senso letterale del termine, sul fondo del battello, sdraiati uno accanto all'altro, fino a terminare la fila. Poi sopra due o tre pollici, si pongono delle assi, e una seconda fila di schiavi è allungata, e così di seguito fino ad arrivare al bordo del battello. Il viaggio durava da 24 a 48 ore generalmente, se durava di più arrivava la catastrofe, i morti del fondo non potevano essere evacuati e marcivano tra i vivi. Di un carico di questo genere che poteva arrivare dai 200 ai 400 malcapitati, si è saputo, che solo una dozzina si è salvata, dopo dieci giorni impiegati per arrivare a Zanzibar" (2).

Dalle isole, una parte veniva inviata soprattutto ad Oman e fino al Magreb, e negli altri paesi arabi. Una parte veniva castrata, per servire negli harem con perdite di 3 individui su 4. A Massaua un medico che praticava la stessa operazione aveva risultati contrari ed era molto ricercato.

1) Francois Renault " Lavigerie, l'esclavage africain et l'Europe

2) tome I, "Afrigue centrale, Paris 1971 pg. 102
pg. 102

Capitolo quarto

QUALCHE CIFRA +++++

La tratta degli schiavi iniziò nel 1510 in Congo per i portoghesi, per le loro piantagioni di canna da zucchero nell'isola di São Tomé. Fu denunciata inutilmente dal re D. Afonso 1, al re del Portogallo, e in seguito si estese a macchia d'olio.

La sua soppressione fu realizzata dagli inglesi, che spinti da alcune correnti illuministe, dalla campagna di due abbés: Raynol e Grégoire che denunciarono vigorosamente questo genocidio perpetrato su scala continentale. Nel 1807 l'Inghilterra la vietò e nel 1834 liberò tutti gli schiavi del suo impero; seguirono i francesi, i portoghesi e Americani nel 1878; più di tre secoli di tratta che dissanguò l'Africa impedendogli di realizzare quel progresso tecnico che lo scambio con l'Europa gli avrebbe permesso.

Solamente il 20/11/1890 il papa Leone XIII denunciò la tratta, soprattutto quella orientale!

"La schiavitù ripugna alla religione e alla dignità umana. Siamo stati dolorosamente colpiti dalla narrazione delle miserie che affliggono l'intera popolazione di alcune parti dell'Africa interna"(1)

Dietro le parole del papa si può notare l'opera di sensibilizzazione di mg. Lavigerie, che qualche anno prima aveva iniziata una azione europea di sensibilizzazione al problema con un celebre discorso nel 1888 a s. Sulpice: "Senza dubbio alcuno, la schiavitù era sempre esistita in queste regioni dell'Africa centrale, ma mai nelle proporzioni d'oggi, tanto da minacciare di aneantire tutto un popolo."(2)

1) Ki-Zerbo, ibd. pg. 274

2) Rea^{alt}, ibd, tome II pg. 73.

Il costo di uno schiavo nel 1622 all'interno dell'Angola, era di 10000 reis, al mercato sulle coste veniva venduto per 22.000 reis, nello stesso periodo un montone valeva 8.000 reis e una mucca 16.000 reis, 4 uova 200 reis.(1)

Nel Congo nel secolo XVII e XVIII la media annua degli schiavi venduti si può pensare a 6-7000.

Nell'Angola invece circa 12-15.000 per anno.

Questo ufficialmente, ossia coloro per i quali si pagava una tassa di esportazione. Nel porto di Luanda si aveva una variazione annua degli schiavi venduti che oscillava da 10-15-20.000.

Questi ^{sono} due soli esempi indicativi; ma se pensiamo a tutta la costa interessata dove veniva praticata la tratta, dal Senegal a Benguela, circa 8-9000 Km. di litorale, per più di tre secoli, arriviamo alle cifre che Ki-Zerbo propone seguendo vari autori, solamente per la parte atlantica.

W.E.B. Dubois accenna a 15 milioni di schiavi

La Roncière arriva a 20 " " "

FRossard, fino al XVII sec. " " 10 " " "

Ma tutti seguono il ragionamento di padre Monens: "Calcolando al minimo, si può affermare che 10 milioni di neri furono ridotti in schiavitù, e senza esagerare per ognuno di essi occorre contare altri 5 uccisi in Africa o morti di stenti lungo la strada o durante la navigazione"(14) Si arriva per la parte occidentali a cifre dell'ordine di 50-75 milioni di schiavi.

Nell'Africa orientali le statistiche sono più difficili a calcolarsi, a causa dell'elevato numero di scali clandestini lungo la costa da Maputo a Mogadiscio, circa 4-5000 Km. di spiaggia. A Kilwa nel 1811

1) Randles *ibid.*, pag. 230

2) Ki-Zerbo " " 274

il capitano Thomas Smee della Compagnia delle Indie, stimava il numero annuo di schiavi venduti a tra 6-10.000 soggetti

nello stesso porto nel 1850-60 15-20.000 "

" " " " 1870 22-23.000 ". (1)

Per Quenenil e Ducasse si può pensare che la tratta su questa costa, possa essere valutata globalmente dai 15-30 milioni di individui. (2)

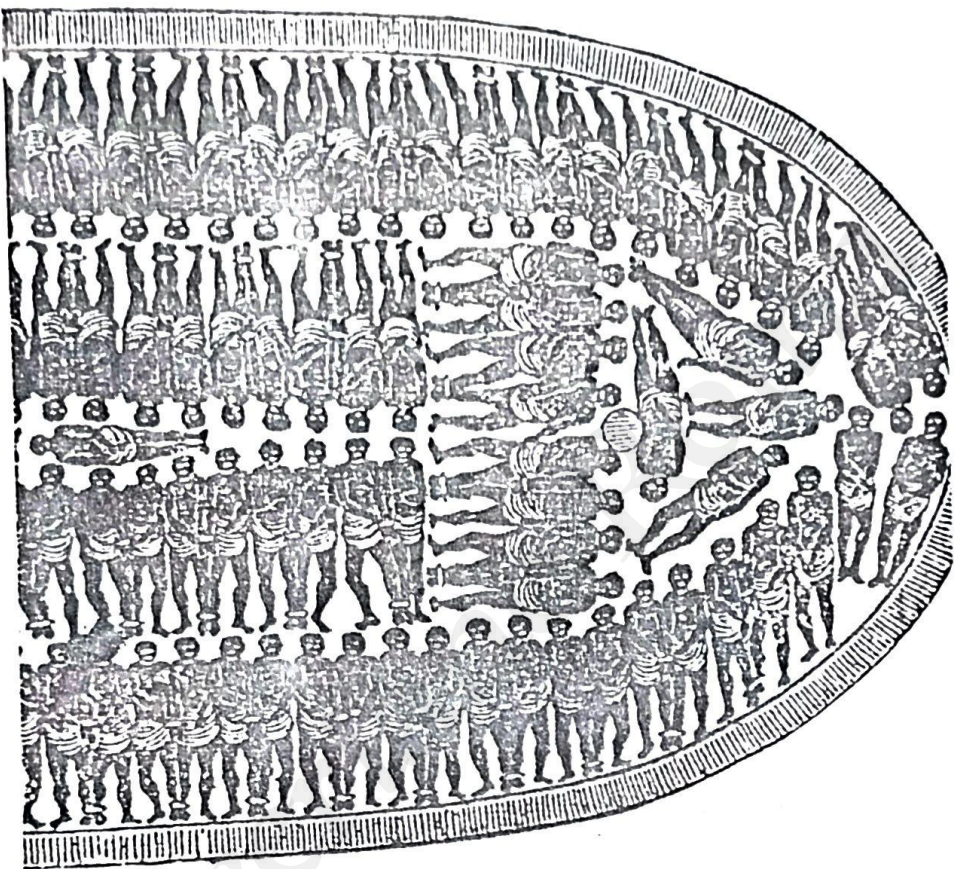
In totale l'emorragia di uomini, i migliori, i più intraprendenti, robusti, sani, sono stati strappati e condannati ad una vita bestiale, da una coltura di stampo cristiano.

" Si può quindi ritenere che dal secolo XV in poi, circa 100 milioni di uomini e di donne siano stati strappati all'Africa, 50 milioni come minimo. Se si confrontano queste cifre non con la popolazione attuale del continente, ma con quella del XVIII-XIX secolo, appare in tutta evidenza l'entità dell'emorragia subita dall'Africa nera". (3)

1) Renault .o.c. pg.98

2) KI-Zerbo o.c. pg. 274

3) " " " " " "



Questi disegni tratti da un antico libro mostrano la pianta e la sezione di una nave negriera (adibita, cioè, al trasporto degli schiavi dall'Africa alle Americhe). I negri erano stipati in tutta la nave, perché questa ne potesse contenere il maggior numero possibile. Essi affrontavano così la lunga traversata (che durava anche alcuni mesi) incatenati in uno spazio ristrettissimo, in un'atmosfera irrespirabile che favoriva le epidemie. Una percentuale assai alta di schiavi moriva durante il viaggio.

FIG. II.

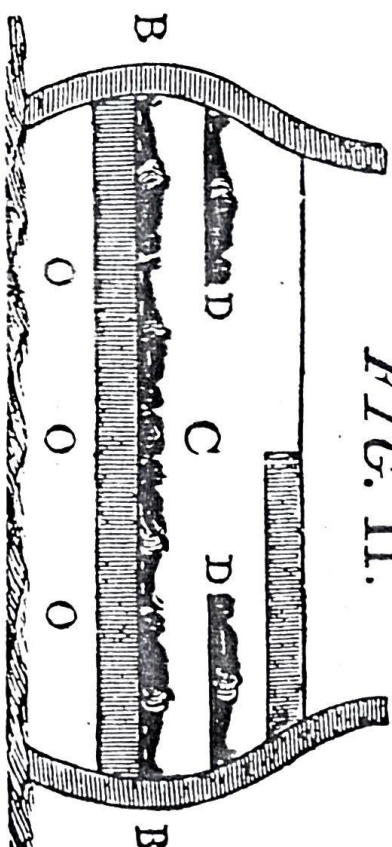
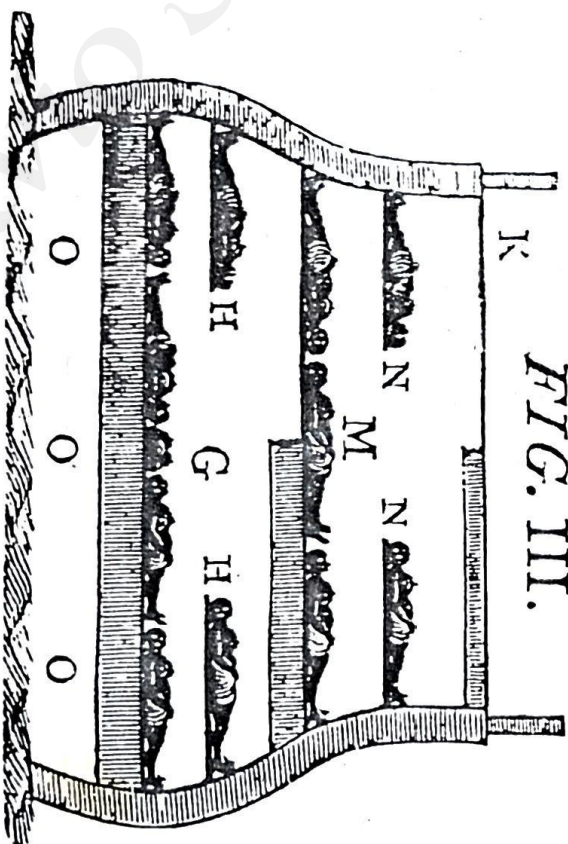


FIG. III.



tardi, al tempo del commercio degli schiavi, si stavano avviando rapidamente verso la produzione di massa per mezzo delle macchine. Nel 1800 la rivoluzione industriale era in grado di rendere questi paesi i più potenti del mondo: in seguito essi entrarono in conflitto fra loro e l'Inghilterra prevalse. Così l'Inghilterra divenne

TO BE SOLD, on board the
Ship *Bance-Yland*, on tuesday the 6th
of *May* next, at *Afbley-Ferry*; a choice
cargo of about 250 fine healthy

NEGROES,

just arrived from the
Windward & Rice Coast.

—The utmost care has
already been taken, and
shall be continued, to keep them free from
the least danger of being infected with the
SMALL-POX, no boat having been on
board, and all other communication with
people from *Charles-Town* prevented.

Austin, Laurens, & Appleby.

N. B. Full one Half of the above Negroes have had the
SMALL-POX in their own Country.

Un avviso per una vendita di schiavi negri a Charleston, in Virginia. In esso si danno chiare assicurazioni ai clienti sulle ottime condizioni di salute della « merce ».

la potenza più importante del diciannovesimo secolo.

Nel frattempo un altro processo andava avanti in Africa, ma nella direzione opposta. In vaste regioni della costa africana, specialmente di quella occidentale tra il fiume Senegal e il litorale dell'Angola, re, capi e mercanti erano invischiati definitivamente nell'attività della cattura e della vendita degli schiavi. I loro paesi

PARTE TERZA : L' AFRICA SOTTO IL TALLONE COLONIALISTA

Capitolo primo

LA SFIDA COLONIALE

+++++

Questo avvento storico, che ingloba molti altri, è quello che più da vicino ci interessa, soprattutto per le conseguenze che ancora esercita

a causa del suo figlio il Neo-colonialismo, il quale impregna tutta la realtà africana odierna. Per Basil Davidson il colonialismo fu un effetto della tratta, che arricchì gli stati europei, divennero molto forti mentre gli omonimi africani sempre più miserabili. I primi si erano tagliati dei grandi imperi in Asia e, alla ricerca di materie prime per le loro industrie, pensarono di rifare la stessa esperienza in Africa. Iniziò così il colonialismo.

Altri due fattori giocarono a favore dell'Europa, il primo la sua decisiva superiorità tecnologica, militare e nella comprensione di quello che stava succedendo in molti stati africani. Stati che stavano organizzandosi su nuove basi, dopo il crollo degli antichi imperi, ma ancora deboli e disuniti, tra di loro, e questo fu il secondo fattore del successo europeo che permise loro di inserirsi in queste lotte tra stati vicini. Il commercio degli schiavi aveva spinto a temersi e a combattersi a vicenda, e quando furono di fronte al medesimo nemico non riuscirono ad unirsi e soccombettero.

Si possono dare molte date per l'inizio del colonialismo, ce n'è una particolare, quella che ricorda l'incontro tra Stanley e Livingston sulle rive del lago Tanganica poco lontano da Bujumbura nel 1871. Due concezioni diverse si incontrarono, una l'esploratore missionario idealista che lottava contro la schiavitù, l'altro Stanley un esploratore senza scrupoli che divenne in seguito l'agente commerciale del re Leopoldo II del Belgio. L'attitudine di Livingston non fu quella delle potenze europee

e si assistette in pochi anni dal 1880 al 1910 a dei cambiamenti politici notevoli. Fino alla prima data, gli europei non avevano che qualche mercato costiero su questa /parte/ atlantica, solo il Portogallo in Mozambico e Angola si era spinto un po' all'interno; solo la Francia aveva acquisito la prima colonia l'Algeria (1830), mentre in Sud Africa da alcuni secoli i boeri si erano spinti assai all'interno.

In quell'anno: 1880, su una superficie di circa 80% del suo territorio, l'Africa è governata per i suoi re, regimi, capi di clan, in una serie di imperi, regni, comunità e gruppi d'importanza varia". Nei trenta anni che seguirono si assisterà a un cambiamento straordinario, per non dire radicale di questa situazione. Nel 1914, alla sola eccezione dell'Etiopia e della Liberia, tutta l'Africa è sottomessa alla dominazione delle potenze europee". (1)

Gli africani certo non amavano questo cambiamento imposto loro con protettorati e con mitragliatrici. Una testimonianza ci viene dal Capo Mchemba, degli Yao in Tanzania:

"Ho ascoltato il vostro messaggio (inviatogli dal comandante von Wissmann 1890) senza trovare nessun motivo per obbedirvi; preferirei piuttosto morire prima (...) Se è l'amicizia che voi desiderate, allora sono pronto ad offrirvela, oggi e sempre; ma, quando ad essere vostro servo (...), non posso decidermi (...) Se è la guerra che voi desiderate, sono pronto, ma essere vostro servo, mai e poi mai! Io non mi metto ai vostri piedi perché voi siete una creatura ^{di Dio} come me (...). Io sono sultano qui sulla terra. Voi siete sultano sulla vostra. Pertanto, vedete bene, che io non vi dico che voi dovete obbedirmi, perché so che siete un uomo libero. Da parte mia non verro più da voi, e se siete abbastanza forte venite a cercarmi". (2)

1) Albert Adu Boahen " Histoire général de l'Afrique " UNESCO vol. VII
Le défi colonial- pg. 14

2) A. Adu Boahen O.c. pg. 14

In Mozambico il capo Hanga dei Makombe dichiara apertamente nel 1895 a un visitatore bianco che vuole conservare la sua identità, costi quello che costi.

"Noto chiaramente come i Bianchi penetrano sempre più in Africa; in tutte le parti attorno al mio paese, le società lavorano. Bisognerebbe che anche il mio paese adottasse queste riforme e sono pronto a condurvelo. Amerei anche vedere delle buone strade e ferrovie. Ma i miei antenati erano makombe e makombe io voglio restare!" (1)

In Africa occidentale il re dei Mossi Wobogo dichiara al capitano francese Destenave:

"Io so che i Bianchi vogliono uccidermi per prendere il mio paese, e tu pretendi che essi invece desiderano solamente aiutarmi ad organizzarlo. Io trovo che il mio paese va bene come si trova. Io non ho bisogno d'essi. Io so quello che mi serve, ho i miei propri mercanti; tientiti per fortunato che non ti faccio tagliare la testa. Parti immediatamente di qui e soprattutto non ritornare mai più." (2)

Il solo re che arrivò a difendersi e addirittura ad ingrandire il suo regno fu l'imperatore d'Etiopia Menelik II, perché iniziò ben presto una riforma dell'amministrazione e un ammodernamento dell'esercito, che poté sconfiggere gli italiani a Adua nel 1896.

1) e 2) A. Adu Boahen o.c.

Capitolo secondo

LA SPARTIZIONE +++++

Malgrado l'influenza economica che portoghesi, francesi, tedeschi e inglesi esercitavano sui vari littorali africani, non si prevedeva un seguito politico più impegnativo; i vantaggi di una presenza occulta erano più grandi che un impegno ufficiale. Due fatti fecero cadere questa idea, primo la convocazione per il re Leopoldo II del Belgio di una conferenza geografica a Bruxelles nel 1876, che portò alla creazione di una Associazione Internazionale Africana (A.I.A.). Questi ingaggiò H.M. Stanley per esplorare il fiume Congo e finì per crearsi lo Stato libero del Congo, l'attuale Zaire.

Secondo fatto: i portoghesi, si diedero ad affermare la loro sovranità non solo sulle coste, ma anche all'interno e arrivarono ad annettere il Mozambico.

Infine uno spirito espansionistico franco-britannico che arrivò ad annettere la Tunisia, Madagascar e a fare accettare un protettorato all'Egitto. Per evitare inutili contese tra loro:

"le potenze imperialiste si sentirono ormai in grado di amazzare il loro elefante africano e cominciarono a farlo a pezzi anticipatamente, stabilendo in quante e in quali parti dell'Africa dovesse essere diviso, e a chi le varie parti dovessero andare"(1).

E il 15/11/1884 fino al 26/11/1885 si riunirono a Berlino, invitati dal cancelliere Bismarck, influenzato dal re del Belgio, 15 nazioni, non tanto per combattere la tratta o per migliorare la vita dei neri, ma per poter, in tranquillità, spartirsi la torta.

1) Godfrey N. Uzoigwe "Histoire générale de l'Afrique" Unesco, vol VII pg.17

Tra i vari articoli del trattato due ci interessano per le loro conseguenze sulla vita africana. Il n° 34 stabilisce che per ogni occupazione di qualunque territorio siano avvisate le altre potenze della conferenza, e il n° 35 con il quale si chiede una effettiva presenza della potenza interessata nel suo territorio dove, deve assicurare il commercio e il passaggio, nella pace e sicurezza. Quest'ultimo visava a mettere dei bastoni nelle ruote della Associazione Internazionale Africana, dietro la quale si agitava il re Leopoldo. II e il suo immenso regno del Congo. Per arrivare effettivamente a rispettare il trattato non esitò ad assumere anche dei razziatori come Tippo'Tip, o avvalersi dei padri bianchi a Mpala. Si produsse nel mondo una situazione mai vista la spartizione e la conquista di un continente:

"Tale situazione é senza precedenti nella storia, mai nessuna nazione di un continente si erano talmente imbalanzite al punto di proclamare come loro, il diritto di negoziare la spartizione e l'occupazione di un altro continente. Per la storia dell'Africa fu questo il risultato essenziale della conferenza". (1)

Capitolo terzo

UNA LOTTA IMPARI
+++++

Analizzeremo ora alcuni esempi di occupazione di varie potenze in vari punti del continente nero.

"Chi fabbrica la polvere (da sparo), osservava un re del Dahomey, raccomandando ai suoi funzionari addetti al commercio, di essere pazienti con gli irascibili visitatori europei, - vince la guerra" (2)

1) Godfrey N. Uzoigwe, ibidem, pg. 18

2) Basil Davidson, ibidem pg. 233

a) Il regno degli Ashanti (Gana) e gli inglesi.

Il primo governatore britannico dei centri commerciali costieri della costa d'oro (Ghana) Sir Charles Macarthy, considerava il re Osei Bonsu, degli ashanti, un barbaro, ma non ne seppe di più, dato che perse la testa in una disastrosa battaglia contro quell'esercito nel 1824. Vennero firmati dei trattati che non preoccupavano talmente il re Ashanti, dato che gli inglesi si limitavano, in quegli anni, a commerciare sulla costa, e loro traevano vantaggio per la possibilità di acquistare armi da fuoco. Queste erano loro necessarie per dominare sugli staterelli costieri, loro sudditi, e mezzo per uno sbocco sul mare, politica difficile per il dover conciliare forze centrifughe e centripete.

Nel 1872, il governo ashanti iniziò una guerra per riprendere la influenza su quattro staterelli costieri: Asin, Denker, Akim e Wassaw, dimenticando che questi suoi vassalli si erano frattanto alleati con gli inglesi. La battaglia venne ingaggiata e il loro esercito sconfitto a più riprese, afflitto da malattie endemiche, vaiolo e dissenteria. Il loro capo generale Tria, cercò di avviare un negoziato per una capitolazione onorevole. Fece dire dai suoi inviati che egli non combatteva gli inglesi di Cape Coast, ma bensì i regni vassalli, una volta riconquistati, tutti i motivi di litigio sarebbero scomparsi. Il governatore inglese Walseley, trovandosi con il coltello per il manico, continuò la sua invasione del regno Ashanti, fino ad arrivare alla capitale Kumosi e distruggerla in una guerra che lo stesso governatore dichiarò: "La più orribile guerra a cui abbia preso parte" (e non era la prima) (1)

b) Nel Sudan francese

Lo stile dei francesi non fu certamente indolore e se accorsero a proprie

1) Basil Davidson, ibidem, pg. 235

spese i Futa-toro del Senegal settentrionale. Il re Ahimadu (1864) aveva sempre cercato di limitare la loro influenza alla costa, e nel 1866 era arrivato a stabilire una specie di patto di amicizia, privilegiando il commercio francese, in cambio quest'ultimi non costruirono dei fortini sulla costa. Li conosceva bene, quando dette di loro questa definizione: "Noi amiamo i francesi ma non gli crediamo, mentre i francesi ci credono ma non ci amano" (1).

Contenere l'avanzata francese era impossibile, la resistenza fu annientata per mezzo di varie campagne sanguinosissime, culminanti nella spedizione di Voulet e Chanoine nell'ultima decina del secolo scorso i quali furono condannati dalla metropoli, con queste parole:

"Crudele, violento, indisciplinato, abbruttito dalla vita coloniale, - scriveva un osservatore francese nel 1899, - l'ufficiale nel Sudan.. soffre di follia di promozione.... Uomini come questi, lasciati padroni di paesi in cui le comunicazioni e le distanze rendono impossibile tenerli sotto controllo... diventano dei mostri... Il libero esercizio del comando, l'occasione di compiere abusi dei tipi più terrificanti, senza il minimo timore di punizioni, li rendono crudeli nei confronti degli indigeni e intolleranti agli ordini... L'affare Voulet é assolutamente tipico perché rappresenta il culmine mostruoso ma logico di costumi del genere" (2).

B) Arrivano i bianchi (sud-africa)

Nel 1652, il 5 aprile un centinaio olandesi stabilirono uno scalo tecnico a capo Buona Speranza, e cominciarono il popolamento interno di questa parte di Africa quasi spopolata. In seguito arrivarono i tedeschi

1) Basil Davidson, ibidem, pg. 236

2) " " " " 237

che si installarono nella Namibia per popolarla con loro patrioti. Il loro modo vessatorio di comportarsi, le loro oppressioni, suscitarono una forte reazione tra i nativi, i bellicosi Herero, fieri guerrieri a cui ripugnava la sottomissione allo straniero.

La conquista si rivelò dura, per i colonialisti guidati dal generale Von trotha, ma fu disastrosa per gli Herero che furono quasi sterminati. Approfitando del fatto che essi erano in guerra con gli Otentotti, i tedeschi si allearono con quest'ultimi. Nell'Aprile del 1904, 6000 herero sono accerchiati a Waterger, a 1980 m. d'altitudine, e lì viene stilato il più atroce atto di guerra, l'ordine di sterminio: "All'interno delle frontiere tedesche, ogni Herero con o senza fucile, con o senza bestiame, sarà fucilato. Non accetto più né donne né bambini, li rinvio al suo popolo o farò tirare su di essi. Queste sono le mie parole al popolo Herero" - "Il grande generale del potente imperatore-firmato Von Trotha" (1).

La rivolta fu domata, rigettati nel deserto di Omahehe, morirono a migliaia, si calcolò all'incirca 40.000 vittime, quasi 2/3 di questo fiero popolo. Questa operazione di sterminio fu anche teorizzata da Carl Otto, ex maestro :

"Lo stato moderno, dice, in quanto potenza coloniale, commette, riguardo ai suoi cittadini, il più grande dei crimini, quando si lascia ipotizzare e dominare per delle confuse idee umanitarie, e risparmia a spese dei propri connazionali, delle razze negre votate a sparire, e per conseguenza lavora contro se stesso. Ora il primo e più grande dei doveri di uno stato è lavorare per la propria conservazione. Per questo è necessario fare tabula rasa in tutto il sud-ovest (Namibia)." (2)

1) Ibrahima Baba Kaké "Combats pour l'histoire africaine"-Presence Africaine"- Paris pg.150

C) Distruzione della città di Benin

Nella hall principale del British Museum, alla sinistra di chi entra, c'è lo scalone d'onore, a metà ci si incontra con una ottantina di bronzi beninesi, ivi arrivati come? una parte per una razza di 90 anni prima.

Benin era una città stato, molto estesa e ricca, con una serie di re risalenti al 12 secolo, al capostipite EWEKA 1. L'attuale re Oba Ededu-iwa è il 39° di questa dinastia. Nel XIV durante il regno di Oguola, sesto re (Oba) venne chiesto alla vicina città-stato di IFE dei fonditori di bronzo per lavorare alla dipendenze del sovrano. Questo era molto ricco, e poteva permettersi questo lusso personale, vietando sotto pena di morte che quei fonditori lavorassero per altri. Il rame aumentò, quando nel secolo XV iniziò il commercio con i portoghesi, e questi re accumularono notevoli capolavori.

L'arte del Benin continuò fino al 1897, in quell'anno il viceconsole britannico J.R. Philips, inviò un messaggio al re del Benin, dicendo che desiderava rendergli visita. L'Oba gli rispose che doveva attendere la

fine delle cerimonie religiose per il benessere del popolo e la fecondità della dinastia. Il console decise altrimenti, ma venne intercettato, nella sua marcia verso Benin, da due capi locali che distrussero la carovana. Reazione immediata e invio di una spedizione punitiva. Per salvarsi il re fece vari sacrifici umani, ma venne preso ed esiliato, la città distrutta, e per pagare le spese della spedizione, si vendettero le circa 2000 opere di bronzo trovate nel palazzo reale. Quella spedizione punitiva decretò la fine dell'arte tradizionale del Benin. (1)

1) Ekpo Eyo "Archeologia Nigeriana" in Tesori dell'antica Nigeria "UIA-Firenze 1984 pg. 32-35"



PLACCA CON DUE MUSICANTI tardo XVI secolo. bronzo, alt. cm. 48,5, da Benin National Museum, Lagos. L'esemplare mostra due musicanti, uno che percuote una campana d'avorio e l'altro che scuote un sonaglio.

Capitolo quarto

L' ORGANIZZAZIONE ECONOMICA DEL COLONIALISMO

+++++

a) due mondi opposti.

Il sistema econominco africano al contatto con quello europeo si sfasciò a causa delle diverse leggi intrinseche che li regolavano.

L'occidentale teso ad aumentare sempre più il suo guadagno e di conseguenza il suo capitale, costretto a tutta una serie di operazioni per soddisfare solamente questa legge del profitto.

L'africano si basa su di una altra visione dei rapporti tra gli uomini, della funzione del commercio che consiste nel procurarsi oggetti, a mezzo di scambio, che non possono trovarsi sul posto. Inoltre pensano che ogni paese ha avuto da Dio una certa quantità di beni per tutti i suoi abitanti equamente distribuiti. Se qualcuno a causa della sua capacità o intraprendenza possiede molti più beni degli altri, si pensava che se li avesse procurati rubando quello che spetta a tutti:" e venivano immediatamente accusati di stregoneria e i suoi beni venivano spartiti tra tutti".(1).

Queste due filosofie non erano fatte per intendersi e sicuri del loro sistema e della loro forza, i colonialisti imposero la loro.

b) L'espropriazione delle terre

Nell'Africa precoloniale non esisteva il catasto e i giuristi occidentali ignoravano il ruolo del capo-terra, sul posto riconosciuto da tutti. Si fecero varie spartizioni ed espropriazioni pensando, data la bassa densità demografica, che ce ne fosse per tutti. Nell'Africa equatoriale francese, calcolando che il prodotto agricolo fosse solo del 6% del totale, una parte corrispondente doveva destinarsi a quegli indigeni.

1) Randles ,ibidem, pg.91

Nel Natal si arrivò a dare a 300 immigrati quasi 550.000 ettari, Dopo 15 anni, 800 bianchi si dividevano 2,4 milioni di ettari delle terre più fertili, contro 800.000 ettari riservati ai 250.000 indigeni (1902). Nel Kenia, i Kikuyu e i Masai furono relegati in riserve assai misere, a loro volta rosicchiate dal colono. In questi angusti territori non si poté assicurare la rigenerazione della terra, una volta garantita da lunghi maggesi, la pressione demografica, aumentata tra le due guerre, rese pian piano sterili queste terre.

Nel Congo belga, nel 1930, erano stati alienati, 1,6 milioni di ettari di terra; tra le due guerre fu inaugurato il sistema delle "zone di protezione", già iniziato dalla società LEVER nel 1911. Contro l'impegno di modernizzare i loro impianti (oleifici, macchine per sgranare il cotone) la società riceveva il monopolio per l'acquisto a basso costo dei prodotti agricoli dei contadini, reclutamento e sfruttamento di mano d'opera.

c) Lavoro forzato e colture obbligatorie

L'africano viveva del suo raccolto e aveva delle prestazioni obbligatorie di vario genere verso i suoi capi. Questo costume fu ripreso e ampliato dalle amministrazioni coloniali, per la coltivazione e per i lavori nelle ferrovie, con salari miserabili:

" Come può un uomo aspettarsi dai suoi lavoratori un atteggiamento decente, onesto ed un modo di comportarsi civilmente, per 10 scellini al mese per lui e per tutta la famiglia...? Io sono convinto che se i salari fossero più ragionevoli il mercato del lavoro non sarebbe in quelle condizioni. " (51)

Tradizionalmente il lavoro obbligatorio era assai lungo alle volte anche di 2-3 mesi all'anno in Uganda, ma quello richiesto dalla amministrazione coloniale benché più corto, 12-15 giorni era più duro e molto im-

1) Catherine Coqueri " Combats pour l'histoire africaine" - Presence africaine - pg. 164

popolare.

La costruzione delle ferrovie, soprattutto quella del Congo-Atlantico; per poco più di 500 Km. costruiti tra il 1921-1934, fece almeno 20.000 morti tra i 127.000 reclutati a forza e condotti in catene sui cantieri per 3-7 anni.

Altro modo di intervento furono le culture obbligatorie, introdotte nel Congo belga nel 1897.

Nel 1938, 200.000 famiglie lavoravano "sui campi dello stato" che coprivano più di 1 milione di ettari, la metà in colture alimentari il resto per l'esportazione - "Nelle colonie tedesche, i capi dovevano fare lavorare 24 giorni all'anno nelle piantagioni del villaggio, tutti gli adulti maschi non impiegati dagli europei"(1).

Nell'Africa francese si speculò sul prezzo del cotone coltivato obbligatoriamente, giungendo " nel 1930 a pagarlo 15 centesimi, quando sul mercato libero valeva 40".(2)

Nel Kenia la "Northey Circular" del 1919 incitava gli amministratori " a incoraggiare la fornitura di mano d'opera (compresi donne e bambini) per le fattorie e piantagioni del protettorato. Benché una violenta campagna, svolta a Londra dai missionari, avesse costretto il governo locale a recedere da queste posizioni, rimase affidato al libero arbitrio dei funzionari locali di fare la distinzione tra lavoratori ingaggiati per forza o volontari"(3)

d) L'imposta

Essa fu una invenzione prettamente europea, anche se da sempre esistevano pedaggi, ma essa assunse una forma tutta occidentale. Colpiva tutti gli adulti e doveva essere pagata in moneta. Ora il contadino africano

1) -2-3 Catherine Coqueri ibidem pg. 166

ha sempre vissuto in una coltura di autosussistenza, la quale gli lasciava un margine, un surplus, da scambiare con i prodotti di altri che lui non riusciva a coltivare a casa sua, oppure tessuti, zappe ect. Come moneta di scambio era usato il sale o gli Ikori, zumbi congolesi, o capi di animali. La amministrazione coloniale pretese che venisse pagata in cartamoneta, come trovarla? gli unici a possederla erano gli europei, i quali accettavano di comperare solo prodotti di loro interesse (cotone, arachidi, gomma ect) stabilendone i prezzi. Essa doveva secondo i teorici dell'inizio secolo, valorizzare la colonia rimpinguando le casse della medesima e obbligare il contadino a guadagnare.

La diffusione dell'imposta suscitò effettivamente la creazione di mercati e il progresso dell'economia di scambio, ma ribaltò completamente la vita e i costumi sociali dei nativi. Essi dovettero coltivare ciò di cui non avevano bisogno, spostarsi per cercare lavoro altrove, magari nei cantieri ferroviari o nelle miniere d'oro. Fecero calare paurosamente le colture alimentari, lasciate a se stesse, disorganizzò i ritmi alimentari generando a loro volta carestie e rivolte che agirono come altrettanto ostacoli allo sviluppo graduale del paese.

Capitolo quinto

E I MISSIONARI?

+++++

Il risveglio missionario in Europa del XIX secolo, resta un soggetto di studio da approfondire, ma mise a disposizione di Propaganda Fidee e alla chiese protestanti, un crescendo numero di uomini e di mezzi. Ho già citato il caso esemplare di Livingstone, ma dietro a lui, soprattutto nell'Africa orientale, corsero moltissimi altri, per cercare soprattutto di combattere la tratta, che ancora esisteva anzi aumentava. La rinuncia della tratta da parte del sultano di Zanzibar nel 1841 fu raggiunta ef-

fettivamente solo nel 1873, e permise la penetrazione all'interno, verso i grandi laghi, dei missionari, per creare fattorie modello per gli schiavi liberati. I protestanti per stroncarla, fondarono nel 1883 la stazione di LYENDWE, nel sud del lago Tanganika, vi portarono anche un battello a vapore che potesse intercettare le canoe che trasbordavano gli schiavi dalla costa congolese a quella opposta tanzaniana.

I cattolici furono presenti soprattutto con i padri bianchi che nel 1879 fondarono la prima missione sul lago Tanganica a Rumonge. Fondazione esemplare per capire la situazione sul posto e la sua tragica fine. Molte furono le difficoltà per ottenere il permesso di installazione dal capo locale Rumongé, dietro compenso di vistosi regali. Altra difficoltà fu il livello delle acque del lago: cominciarono ad abbassarsi, il fatto fu attribuito al malocchio portato da quegli starnieri. La loro presenza non potrebbe avverarsi malefica? Nello stesso tempo una ambasciata del sultano di MULWEWA, all'altro lato del lago, venne a Rumonge per domandare ai missionari di recarsi da lui:

"Noi vogliamo dei bianchi per prottergerci contro i banditi, che razziavano i nostri raccolti, violentano le nostre donne e i nostri bambini e bruciano i nostri villaggi."(1)

Questa richiesta insospettì le autorità locali e la tensione crebbe ulteriormente:

"Nei rapporti esistenti tra Africani e Arabi, gli Europei, qualunque fosse la loro intenzione, non potevano essere considerati che come un fattore nuovo di potenza, che inserendosi nell'insieme, apportavano secondo il caso una minaccia o un rinforzo."(2)

1) Renalt, ibidem pg. 187

2) " " "

I missionari acquistarono degli schiavi, ragazzi, 5 coppie, 13 persone, ma costatarono che erano incapaci venire a capo delle razzie di cui erano testimoni. L'unico modo era la forza che essi non avevano, come erano lontani mesi dalla costa, l'idea allora di "auxiliares armés" prese poco alla volta forza, sia per la richiesta del sultano di Mulwewa, sia per la traggica fine della missione a Rumonge.

Aprile 1881, un ragazzo scompare dalla missione, lo trovano presso un capo locale Bikari; iniziano le trattative per la restituzione, senza esito positivo. Per fare pressione, i missionari decidono di sequestrare 4 mucche di Bikari, offesa enorme per un popolo pastore. Al mattino del 4/5/1881 degli uomini armati di Bikari cercano di riprendersi le vacche sequestrate, per farli fuggire, due missionari e un ausiliario, escono dal recinto si allontanano troppo dalla missione e vengono uccisi. La situazione precipita e i restanti sono costretti a rifugiarsi presso il vicino sultano di Mulwewa.

I fatti di Rumonge spingono il card. Lavigerie, e soprattutto il p. Moinet sul posto, a cercare di fondare quello che verrà chiamato il "Regno cristiano di Mpala" (1). Nella persona dello ex-zuavo pontificio Léopold-Louis Joubert, trovarono l'uomo ideale che accettò l'incarico. D'accordo con la Associazione Internazionale Africana, sostituì a Mpala (1887) Storms, precedente rappresentante della medesima; poco a poco costituì una specie di federazione tra le varie tribù locali che accettavano la sua protezione di cui divenne governatore e giudice. La sua azione fu preziosa soprattutto negli anni 1888-1890, quando la crescente pressione tedesco-inglese sulla costa faceva aumentare quella interna contro gli europei, creando degli spazi di tranquillità. Con la nascita del Libero stato del Congo, tutta l'organizzazione venne ivi inglobata. Un

1) Renault, ibidem, pg. 365 I tome

figlio di Joubert, un Abbé mulatto, fu ucciso dai ribelli mulelisti nel 1964 a Baraka.

Un bilancio dell'opera si può fare riflettendo su questa cifra: dal 1879 al 1891, 26 missionari arrivarono al bordo del lago Tanganika, senza contare quelli morti in viaggio; 12 soltanto erano vivi alla seconda data + 2 ritornati in patria.

Un peccato originale

Il nazionalismo, che Pio XI aveva definito come una maledizione, fece la sua comparsa, e in seguito alla spartizione di Berlino, ogni potenza europea cercava di avere come missionari i propri cittadini nelle proprie colonie. Inoltre le divisioni territoriali tra le congregazioni mal segnate, diedero luogo a stupide liti, qualche esempio:

Mons. Comboni nominato nel 1877 Vicario apostolico del Vicariato dell'Africa centrale, era deciso a spingersi al sud dell'equatore fino alle "montagne della luna".

I P. Bianchi ottennero la prefettura del Sudan con il SAHARA nel 1868, anch'essi desiderosi di spingersi fino ai grandi laghi.

I padri dello Spirito santo, nel 1863 prendendo la prefettura di Zanzibar miravano a spingersi verso l'interno, verso il Tanganika.

Nel 1880 il cardinal Lavigerie ottenne dal cardinale prefetto Simeoni, i due provicariati all'est (Nyanza e Tanganika) che facevano arretrare molto al nord i figli di Comboni e restringevano anche i territori della prefettura del basso-congo affidata ai Spiritani, ma contro questi ultimi, il cardinale dovette cedere di fronte alle giuste rimostranze del loro superiore generale p. Emonet.

Dopo la conferenza di Berlino la piaga si ingrandì. P. Augouard francese, nel 1886 si trovava, come spiritano, sul fiume Kasai, fu accusato di portare istruzioni segrete e armi all'esploratore francese Brazza. Il re Leopoldo II, ritenendo per la sua opera, servirsi solo di missionari belgi, tanto fece a Roma, che fece scacciare tutti i missionari francesi dal Congo.

(1888)
 Pian piano i p. di Scheut, i padri di Dehon (1890) ed i gesuiti belgi sostituirono gli altri. Roma accettò questa procedura e in cambio ottenne che non ci fossero diritti di "Patronados" che i Portoghesi avevano rispolverato per l'Angola, ma l'autonomia religiosa, con esclusione di ogni potere esterno negli affari ecclesiastici, (1) si rivelò fittizia. Lo stato Congolese era nato con un fine commerciale. Nel 1891 in seguito alla scoperta di grandi ricchezze, specialmente il caucciù e l'avorio in quella regione, si instaurò un regime di quasi monopolio, nel quale gli impiegati di stato erano anche i suoi agenti commerciali. Questi "sfruttatori avidi di guadagno" (2) ponevano gravi restrizioni e vessazioni agli indigeni, per quanto riguardava alla caccia, pesca, raccolta del caucciù e scambio dell'avorio. Di fronte ai locali erano tutti bianchi e c'era confusione tra le due presenze. Ci furono connivenze, ma anche chiare denunce come i padri Cus e Van Hencxthoven nel 1902: "Sono ben deciso a difendere fino in fondo i diritti degli indigeni. Che mi approvino o meno, poco importa. Prima di tutto, il diritto e la giustizia" (3).

Ma la storia ritenne soprattutto la parte negativa, ~~che~~ connivenza tra potere politico e Chiesa cattolica. Tanto da fare a dire all'Abbé J.M. Ela " Ci è stato presentato un Dio alienato, nella misura che era integrato nell'ordine coloniale".

1) Angelo S. Lazzarotto, Pime " Nasce la chiesa nello Zaire, Roma 1982

2) pg. 17 " " " " pg. 18
 3) " " " " " 23

Capitolo primo

UNA PESANTE EREDITA' DA PORTARE

+++++

L'analisi di quasi quattro secoli di storia ci mostrano come l'oppressione, la tratta negriera, l'invasione, lo sfruttamento, siano stati sempre le costanti nei rapporti tra Europa cristiana e Africa pagana. Solo la legge del più forte funziona. Dalla conferenza di Berlino, per parlare solo del colonialismo, quando a colpi di penna si ritagliò l'Africa in tanti stati artificiali, dove delle popolazioni culturalmente unite si trovarono divise tra più nazioni (il caso dei mal-ensi, divisi tra il Senegal, Guinea, Mali e Costa d'Avorio), alla colonizzazione che impose una acculturazione forzata, sia per mezzo dell'assimilazione, da parte francese e portoghese, sia attraverso una "Elite de pacotille" come fecero gli inglesi per mezzo del "pouvoir indirect".

Il risvegliarsi dei nazionalismi alla fine degli anni quaranta (isurrezione malgasca nel 47, movimento dei Mau-Mau in Kenia..) fu rapidamente imbrigliato e reso inoffensivo dalla metropoli, che lo sostituì con una amministrazione fantoccia, resa credibile per delle indipendenze formali. La conseguenza fu il fallimento di queste amministrazioni civili e il moltiplicarsi di regimi militari. Il futuro non è dei più rosei, se ascoltiamo la voce di Jean Bedel Bokassa, possiamo capire l'amarrezza dietro le sue parole:

" Quando voi siete capo di stato (in Africa), vi lasciano fare tutto!

In Europa, ci sono delle leggi, delle regole che tutti rispettano!

Ciascuno fa il suo lavoro. In Africa, non è così! Gli Africani non sanno nulla! Vi lasciano soli. Essi prendono il salario e conducono la dolce vita. Non fanno niente. Voi lavorate solo." (1)

1) Daniel Etonga Manguelle " Cent ans d'aliénation" ed. Silex Paris 85

Ma Etounga non dispera e nella seconda parte del suo libro, appoggiandosi sulle analisi di Mehdi Elmandjra, Jean Pierre Ndyaye, Edem Kadjo e altri, definisce due urgenze principali per risolvere la situazione: un cambiamento della mentalità collettiva, al fine di migliorare la relazione dell'africano nel suo lavoro, e l'elaborazione di una volontà politica tra i dirigenti. Non spiega però le ragioni profonde del torpore dei popoli africani che è la causa principale dei vari fallimenti. (1)

Il cristianesimo viene vigorosamente denunciato per la sua incapacità di essere il motore di un vero rinnovamento sociale, tale che l'esige la situazione del continente. Entrato in Africa all'ombra delle invasioni coloniali, possiamo domandarci se effettivamente ha potuto integrarsi alla coscienza socio-religiosa dei popoli interessati.

Poco prima della tratta conobbe una adesione efémera, ma quasi massiva del popolo congolese. Ripreso nel XIX secolo, quando:

" Il nero era considerato un fratello più piccolo, che il bianco deve portare fino a dei destini più umani e alla rigenerazione" (2) per l'azione dei missionari i quali:

"Hanno presentato un Dio alienato, nella misura che è stato integrato nel sistema coloniale. La sua potenza non significa liberazione, ma oppressione economica, alienazione culturale e politica, disprezzo e razzismo per l'indigeno". (3)

Collaboratori più o meno coscienti del colonialismo, hanno lavorato nel campo educativo e ecclesiale per:

" annientare l'Africa libera e autonoma, distruggere la sua economia autocentrale, distruggere i suoi valori culturali e religiosi, in breve marginalizzare i popoli africani includendoli in un ordine economico, politico, culturale e religioso dominato dall'Occidente." (4)

1) D.E. Manguelle ibidem.

2) Mukendi Nkonko " TELEMA n° 4 1983 pg. 13

3) J.M. Ela " " " " 62

4) Mukendi Nkonko ibidem pg. 16

L'inizio del cristianesimo nel continente fu dunque marcato dalla brutalità e dalla coercizione della situazione coloniale, e i suoi effetti sono giunti finì a noi oggi, e danno in parte una spiegazione di come molti intellettuali educati lungamente in scuole cristiane, abbandonino facilmente ogni pratica religiosa, e alcuni si dichiarino apertamente anticlericali o atei. La stessa formazione dei sacerdoti in schemi completamente occidentali, li fanno apparire automaticamente più come membri prima dell'élite coloniale e ora della nuova élite neocolonialista. Tutto questo fa dire a J.B. Kanare su Telema:

"L'azione missionaria fu più perniziosa che i villaggi bruciati, i capi decapitati, perché essa preparava a dei mutamenti morali a uguale distanza sia dall'occidente sia dal mondo negro-africano." (1)

Queste denunce aspre, passionali, non possono essere rifiutate in blocco, esprimono quel malessere che sente il missionario | che ivi lavora e lo spinge a riflettere se la sua presenza sia ancora opportuna o meno in quella chiesa, o se per il bene stesso degli africani è meglio che egli vada altrove. Le delusioni accumulate in questi ultimi 20 anni del dopo concilio, sommandosi alla tragica storia passata dei rapporti europei-africani, pesano sinistramente sui rapporti tra le varie chiese e su chi | rappresenta sul posto la loro comunione fraterna.

1) J.B. Kanare, Telema n° 36 del 4 trim. 1983 pg. 59

capitolo secondo

RICERCA DI UNA NUOVA IMMAGINE DEL MISSIONARIO +++++

Una lunga strada per un cambiamento di stile nella presenza del missionario é stato effettuata. Un dato statistico scarso ma indicativo: su 260 vescovi del continente nero presenti al Concilio Vaticano II, solo 60 erano africani. Dopo 20 anni il rapporto si é capovolto, nello Zaire per esempio su 50 vescovi solo due sono ancora stranieri, l'ultimo vescovo del Burundi dette le dimissioni nel 1973. Questo fatto testimonia un cammino, ma é sufficiente? per coloro che ancora restando sul posto, testimoniano con la loro presenza la carità che anima i rapporti tra le chiese uguali, si richiede una conversione continua. Il p. J. Illich, vede questa conversione continua in una attitudine spirituale che chiama: La povertà spirituale del missionario.

-Il missionario é un consacrato come gli altri, la sua caratteristica, il suo comune denominatore, sta nel fatto che ha lasciato il proprio ambiente per predicare il Vangelo in una aerea che non é quella in cui é nato. Deve almeno spiritualmente lasciare la propria patria e imparare a parlare agli stranieri. Perdere sempre più la sua nazionalità e penetrare in quella dell'altro, operando in se stesso il più possibile quella "Kenosis" che permise al Verbo di entrare nel mondo.

-Tutti ci costruiamo pian piano un mondo di valori che regolano, animano, arricchiscono la nostra esistenza, ora il primo compito é quello di misurare la loro cattolicità, fino ad arrivare ad essere indifferenti, liberi, dai valori culturali della propria patria. Al catecumeno si chiede un certo distacco dalla sua cultura, questo il missionario non lo può esigere se non é stato prima in grado di viverlo lui stesso.

Lo stesso esercizio della nuova lingua, la conoscenza della storia

locale, delle strutture sociali, politiche é una continua rinuncia a tutto quelle che era diventato parte della sua vita. Un patrimonio che iniziò a costituirsi fin dalla prima fanciullezza e che rappresenta per lui quanto é umanamente prezioso e nobile. Questa specie di continua morte a se stessi non é solo difficile, ma anche estremamente penosa. Si può andare oltre in materia di distacco da se, arrivando a quello che Illich chiama "povertà spirituale missionaria" un'intima mistica imitazione del Cristo nella sua incarnazione. (1)

Un esempio di viene dal Nord-Africa, proposto da p. Zanotelli direttore di Nigrizia- Verona.:

" Un'esperienza interante la troviamo in Marocco, Peyriguère, prete francese morto nel 60, visse per trent'anni da solo, a EL Kbab, sulle montagne dell'Atlantide. In questo villaggio egli abitò in una capanna come tutti. Non ha convertito nessuno. Però, alla sua morte, i Berberi gli dedicarono questo canto: "Il marabuto (l'uomo di Dio) non aveva né moglie né figli. Tutti i poveri erano la sua famiglia. Tutti gli uomini erano suoi fratelli. Egli ha dato da mangiare a chi aveva fame, ha vestito chi era senza veste, ha curato i malati, ha difeso chi era trattato in modo ingiusto, ha accolto chi non aveva casa. Tutti i poveri erano la sua famiglia. Tutti gli uomini erano suoi fratelli. Dio abbia misericordia di lui."

Peyriguère faceva solo tre cose: un'ora di vangelo, la lezione di berbero e l'adorazione notturna. Passava la notte in preghiera e dicendo la messa. "La cosa commovente - scriveva - é che questa messa la dico da solo, ma non sono solo. Per vocazione sono diventato un berbero e come berbero vivo, prego e dico la messa." Ecco la sua preoccupazione: "Bisogna mettere questo popolo a contatto con la tenerezza di Cristo perché si disponga ad amarlo e adorarlo".

Un uomo che si direbbe tanto contemplativo, aveva anche un forte senso della dimensione politica: nel 48, in pieno colonialismo, scrisse un infuocato articolo su "Le Monde", in cui accusava la Francia di essere

1) J. Illich " The Church, change and development".

in stato di peccato mortale. Oggi la sua esperienza é continuata da un altro prete francese, Michel Lafon. Esempi come questi, anche se non sono molti numerosi, dimostrano che in nord-Africa sta facendosi strada un nuovo modo di annunciare il vangelo; é nata una nuova idea di missione, intesa come presenza e testimonianza, preghiera e condivisione; senza le pretese del passato proselitismo che tanto spesso ha misconosciuto e calpestato i valori di altre religioni e culture".(1)

capitolo terzo

INCOMPRESIONE DI ROMA DI FRONTE ALLE ESIGENZE AFRICANE +++++

Dopo la decolonizzazione politica degli anni 60, il concilio aprí per la chiesa africana una speranza per poter affermare la propria personalità alla pari delle chiese degli altri continenti, e per dimostrare a tutta la Chiesa che effettivamente il cristianesimo é per tutti gli uomini e non solo per l'occidente. Si potrebbe verificare per la prima volta nella storia ecclesiastica, una reale cattolicità, universalità, per cui nel seno della chiesa cattolica troverebbero posto,

tutte le culture umane a pari dignità, senza sottolineare la presenza di una in particolare, anche se in essa la chiesa ha vissuto ed é stata condizionata per molti secoli.(2)

" Il problema essenziale, per noi cristiani africani, é questo: qual'é, quale sarà ormai lo statuto dei cristiani africani nel cristianesimo universale? Quale é e quale sarà l'attitudine del cristianesimo verso delle culture non europee?".(3)

Un altro autore: l'abbé Robert Sartre, sottolinea che un paese

1) P. Zanotelli " Chiesa d'Africa é il tempo della testimonianza" su Settimana del Clero- del 7/7/1985 n° 26 pg.6 Bologna.

2) Marc Ela " Presence africaine" - Personnalité africaine et catholicisme Paris 1963, pg. 59

3) Achille Mbembe " Le monde diplomatique"-Tension entre Rome et les Eglises africaine"-septembre 1985- pg.10-11

non è progredito per il fatto che possiede molte materie prime, ma per il fatto che l'iniziativa e la responsabilità non hanno limiti che nella volontà degli interessati. Non si può invocare venti secoli di storia ecclesiastica occidentale e renderla normativa per tutte le altre culture estranee al bacino mediterraneo.

S. Agostino morente pensava che la distruzione dell'impero romano avrebbe comportato anche quella della chiesa, questo non è avvenuto, ora perché non avere fiducia nelle culture degli altri popoli?

Durante la sua storia la chiesa romana, ha capito il problema quando Propaganda fide, dava queste norme ai vescovi delle Missioni straniere di Parigi, in partenza per l'Estremo Oriente:

"

« Gardez-vous de tout effort et de tout conseil à ces peuples pour leur faire changer leurs rites, leurs coutumes et leurs mœurs, pourvu qu'ils ne soient pas très ouvertement contraires à la religion et aux bonnes mœurs.

En effet, quoi de plus absurde que d'introduire chez les Chinois la France, l'Espagne ou l'Italie, ou quelque autre partie de l'Europe? Ce n'est pas cela que vous devez introduire, c'est la foi qui ne repousse ni ne lèse les liturgies et les coutumes, pourvu qu'elles ne soient pas mauvaises, et qui veut au contraire, qu'elles soient protégées.

Ne mettez jamais en parallèle les usages de ces peuples avec ceux de l'Europe; bien au contraire, empressez-vous de vous y habituer ».

Problema antico quanto la chiesa, e che il Cardinal Ratzinger, riprende nel suo libro "Entretien sur la Foi", dicendo che il cristianesimo resta confrontato in Africa ad un aspetto "nouveau du vieux problème du rapport entre foi et histoire, entre foi et culture" (pg. 240) E lo stesso Papa Paolo VI nella "Evangeli Nutiandi" par. 20 afferma che: "la rottura tra il Vangelo e la cultura è senza dubbio il dramma della nostra epoca".

Da parte romana non bisogna dimenticare la preoccupazione prima, che attanaglia la Curia, e tutta l'azione di Giovanni Paolo II, quella della UNITA. Interpretata in tanti modi, ma che sola rimane agli occhi del mondo la prova decisiva che Cristo è veramente la salvezza per ogni uomo. "perché siano perfetti nell'unità e che il mondo creda che tu mi hai mandato e che tu li hai amati come mi hai amato" Gv. 17, 23.

Il missionario nella sua scelta di povertà spirituale, può vivere e comprendere queste tensioni a livello istituzionali, e positivamente cooperare per il loro superamento, e l'affermazione di una chiesa internazionale, interraziale, interculturale in cui tutti i cristiani siano responsabili a parte uguale.

Capitolo quarto

LA CHIESA AFRICANA SOTTO PERFUSIONE +++++

In articolo di Jeune Arique (18-12-1985) "Où va l'Eglise catholique, a pg.40 si legg

« Les communautés catholiques africaines sont, sur le plan financier, sous perfusion. Le Vatican fournit à chaque évêque d'un territoire de mission un subside annuel de 40 000 dollars, plus une allocation par prêtre de 700 dollars, sans compter un petit quelque chose par séminariste et par catéchiste. Les « églises riches » manifestent également leur solidarité. C'est vital, mais comment s'émanciper sur le plan de la liturgie, de la théologie et de l'éthique si l'on reste tributaire des pays du Nord pour sa survie matérielle ? »

Nella settimana del Clero del 30/6/85, n°25 pg.11 viene fornito il bilancio finanziario delle PP.OO.MM. e dell'Opera di s.Pietro apostolo, per l'anno 1984.

raccolti	102.045.065	dollari USA
distribuiti	80.640.967	" "
all'Africa	36.197.393 (45%)	"
all'Asia	30.371.328 (37%)	
all'America	8.110.104 (10%)	

Opera di s.Pietro per i seminari

ha distribuito nel 1984	31.404.098	dollari USA
all'Africa	16.617.255 (53%)	
all'Asia	12.567.388 (40%)	
all'America	1.567.719 (5%)	

Ci troviamo di fronte ad un aiuto considerevole da parte delle chiese più dotate economicamente in favore di quelle meno dotate. Un aiuto che non sembra possa cessare a causa dell'organizzazione della chiesa africana, copia conforme a quella latina. Una struttura pesante da portare e insostenibile economicamente per la chiesa locale. Il fatto di ricevere l'aiuto indirettamente è meno crudele, che non l'aiuto bilaterale, ma resta sempre un freno per la chiesa africana a ritrovare se stessa. Non è forse questo fattore di dipendenza vitale, che rende alle volte molto docili i pastore di quelle chiese alle direttive romane?

Una decina di anni fa fu lanciata la proposta di una Moratoria di almeno 5 anni, durante i quali ogni afflusso finanziario e di personale avrebbe dovuto cessare tra le varie chiese. Questo avrebbe permesso secondo il segretario generale del C.E.T.A. canonico Burgess, della Liberia, di:

Rompere i legami con un potere che risiede fuori dall'Africa, concretizzato dalla dipendenza economica che ne emana.

- Diminuire il numero dei missionari che intralciano il cammino verso l'africanizzazione.

- Riorganizzare diversamente le chiese, seguendo il genio di ciascun popolo per renderle più adatte all'animo africano.

Questa posizione radicale fu rifiutata dalla gerarchia cattolica espressa dal vescovo di Lilongwe Malawi, mons. Kalilombe, anche se il fine della moratoria è accettato, ossia rendere la chiesa africa autosufficiente.

La chiesa è luogo di scambio e di condivisione, ma per questo necessita che possa autogestirsi, autopagarsi e essere autosufficiente.

Le chiese locali sono aperte una verso l'altra e si comunicano i beni che ognuna possiede, di qualsiasi natura, di materiale, di personale, spirituale, senza che vi siano dei mendicanti, ma fratelli che aiutano dando ciascuno quello che più possiede per aiutare l'altro nel campo che meno ha:

"Se voi vivete a fondo la vostra ecclesiologia e se voi avete dei mezzi, voi non potete ignorare la mia richiesta. Voi dovete vedermi come un agente della chiesa locale, meglio piazzato di voi per conoscere i suoi veri bisogni, e, se voi lo potete, voi donerete | quello, a nome di ogni Chiesa. In ricambio, quella chiesa, piccola, può darvi quello che essa ha in più, non del denaro, perché essa di questo manca, ma forse qualche cosa d'altro di cui voi avete bisogno, un nuovo soffio missionario, per esempio". (1)

Un processo di scambio di agenti pastorali, potrà veramente concretizzare la cattolicità della Chiesa e potrà | mettere in comune i beni di ognuna a favore di chi è più bisognoso.

Le statistiche da sole, rivelano una diminuzione costante di personale "straniero" in Africa, e se il calo naturale non bastasse ci sono le autorità politiche che aiutano questo esodo (Sudan, Guinea, Burundi), lasciando scoperte parrocchie, rischiando a causa di una sostituzione impossibile di provocare la fine di decine di anni di lavoro e di fatiche.

1) Mons. Kalilombe " Telema n° 4 1975 pg. 80

capitolo quinto

UNA DIPENDENZA ISTITUZIONALE ESAGERATA

+++++

Questo aspetto é il più grave della situazione odierna ed é l'origine di tutte le altre difficoltà: ossia l'imposizione di un modello di chiesa uguale per tutte le chiese, con leggi, istituzioni, regole diverse, spiritualità, nate e cresciute in occidente, durante una evoluzione plurisecolare e imposte ad altre culture. Un esempio, lo statuto del prete/secolare dove si prevede una vita solitaria in una città africana, mentre una presenza più consona sarebbe il binomio vita-comunitaria. Si potrà cambiare? L'occidente aveva elaborato l'immagine del cristiano, e soprattutto del prete come un intellettuale, un volontario, estraneo al suo ambiente, mentre l'africano vive immerso nel suo cosmo, come una parte essenziale, insostituibile.

L'africano vive un ottimismo ontologico, resta tranquillo di fronte ad ogni male della storia, certo che Dio non lo abbandona, togliendo così la molla dell'insoddisfazione che lo costringerebbe a cambiamenti profondi. Una fedeltà a tutta prova alla tradizione dei padri che permise a loro di vivere, costruire elaborare una cultura, propria una civiltà propria dove l'ideale utopico resta l'armonia tra tutti gli esseri. Una società dove la madre, come ideale di bontà, dolcezza, simpatia, spirito di conciliazione, diventa il modello da seguire per tutti.

Le istituzioni occidentali piombano su questo humus, lo dissecano, di qui la reazione:

"Ci si trova di fronte ora a comunità cristiane dove la popolazione femminile é più numerosa e credente, i giovani sono assenti, il clero diminuisce, per vecchiaia dei missionari e per la poca crescita di quello autoctono. In certi paesi si assiste a delle abbondanti emorragie, uscite

in massa, soprattutto nelle congregazioni femminili"(1)

L'autore nel suo articolo cerca poi una strada per risolvere le conseguenze di questo impatto pesante dell'Africa con strutture secolari straniere:

"Predicare la rivolta contro l'Occidente è illusorio, l'incontro è inevitabile. La realtà è che la società Africana è di fronte ad una scelta, o vivere interiorizzando in modo cosciente e deliberato gli apporti stranieri, o morire d'inerzia, per fideismo a dei valori immaginari. Non si può sempre scegliere la migliore possibilità, bisogna scegliere alla volta la meno calamitosa".(2)

capitolo sesto

QUALCHE SPERANZA
+++++

Nel suo articolo "Les conditions d'une inculturatio fiable" il padre René Jaouen, dà una risposta interessante all'interrogativo di Michel Moko con la sua definizione sulla inculturazione: -la quale si può dire riuscita, quando una risposta creatrice, meditata è prodotta da una certa cultura all'annuncio del Vangelo.

Propone anche un esempio di letture di Mr. 12, 10-12, la pietra angolare, fatta da Roberto W. In nord Camerun, questa fu paragonata alla pietra di sostegno del granaio del miglio, una grande pietra piatta liscia (babele). Il granaio è la chiesa (grani di miglio i fedeli) la base Cristo (la pietra belele) e l'Antico testamento rappresentato dagli anziani sono le pietre di sostegno affondate nel terreno. Reggerà questa inculturazione? solo il tempo lo potrà dire.

1) Michel Loko-rep. pop. Congo, in Spiritus 1977 pg. 313
2) " " ibidem pg. 324.

L'autore prosegue affermando che l'inculturazione nel suo senso pieno é una interazione tra il terreno(cultura) e la semente(Parola) che darà una risposta(piante) nuova, creatrice, meditata non ripetitiva. Esso é un lavoro proprio di Dio e del popolo che accoglie suo Figlio. Questa chiesa nasce dall'inccontro tra un popolo e la Parola, é legata alla cultura(terreno) che ha ricevuto il messaggio, é definita dalla sua storia, origini, localizzazione geografica, non é una chiesa astratta, universale uguale ovunque e in ogni tempo, un paspartout; Per questo una chiesa, e nel nostro caso la Chiesa Latina, non può essere trapiantata tale e quale, come la espressione Plantatio Ecclesiae suppone, cioè vorrebbe dire trapiantare una pianta adulta e farla Chiesa locale, con le sue caratteristiche particolari e straniera assolutizzando falsi universalismi. O una operazione ancora peggiore, una clonazione dove il modello viene ripetuto egualmente all'infinito. L'esempio architettonico di molte chiese missionarie(stile neo-gotico) é un chiaro esempio di questa clonazione. (Anche per l'America Nord e sud?). " Bisogna essere franchi, nella situazione attuale delle cose, io non esito a dire che l'inculturazione é più una utopia che un progetto, nella misura che potrà trovare difficilmente un luogo dove poter realizzarsi, senza una rivoluzione radicale delle strutture della Chiesa latina." (1)

1) Jaouen " Lumière e vie" - Les conditions d'une inculturatio fiable - n° 168 sept. 1984 pg. 29-41.

CONCLUSIONE

+++++

Lungo tutto il discorso fatto fin'ora non é emerso chiaro ancora il maledere che attanaglia il missionario in Africa attualmente. La lunga analisi storica del primo tentativo nel Congo durante il XVI secolo, dello scandalo della tratta del nero, della violenza del Colonialismo, non é stata un semplice sfoggio letterario, ha voluto spiegare soprattutto questa ultima parte " Un presente handicappato da un tragico passato". Cercando di fare emergere una caratteristica " LA VIOLENZA" che l'annuncio del Messaggio cristiano porta inevitabilmente con se. Una violenza esterna, come quella delle cannoniere che hanno riaccompagnato in Cina nel XIX secolo i missionari, ma soprattutto una interna che rompe sempre qualsiasi cultura, civiltà che incontra, per poter inserirsi e vivificarla, un parto non é mai indolore.

Anche la spiga per uscire dal terreno che ha accolto passivamente il grano, deve fendere, spaccare la ~~costa~~ ^{costa} che la ricopre e che la ospita.

Questa violenza o scontro suscita sempre una risposta:

all'Antico Testamento il Nuovo testamento, oppure suscita una non risposta e allora un'altra violenza attende l'intruso, Stefano lapidato, i crocifissi in Giappone a Nyagasaki nel 1597.

L'originalità del racconto biblico é che parla però sempre di COCILIA ~~Zione~~ tra tutti gli uomini e tutte le culture, e pur essendo legato ad una cultura ben determinata rimane sempre vivo perché aperto, vale a dire perché RIGORDA sempre il passato in bene e in male, per non deificarlo o per idealizzarlo come arriva facilmente ad ognuno di noi. Le difficoltà nascono quando si dimentica il passato con tutto il suo contenuto di violenze, difficoltà che una cultura ha subito e reagito

all'incontro del Messaggio. Il suo RICORDO eviterebbe la ripetizione di molti abusi se si ricordasse che: nessuna cultura ha il monopolio del Messaggio cristiano, e che domandare perdono e riconoscere le proprie colpe é un genere letterario della Bibbia da applicare anche alla Chiesa Latina.

Il missionario, e lui solo, ha la possibilità di sperimentare in se stesso questa violenza dolorosa che il Messaggio porta con se quando incontra qualcuno. Da una parte il suo sforzo come tutti i cristiani di superare 2000 anni e più di storia, di cultura per incontrare il Messaggio, e fare crescere in se stesso la semente, e nella nuova civiltà che ha scelto per vivere. Dall'altra parte il suo sforzo, umile, continuo per cercare di penetrare nella cultura che ha scelto per svolgere la sua opera. Lavoro di relativizzazione del suo passato, di povertà spirituale, di critica lucida della sua esperienza ecclesiale della comunità di origine per scoprire sempre meglio l'essenziale del Messaggio che vuole comunicare agli altri.

Questa sua duplice esperienza di "inculturazione" e acculturazione sarà il mezzo pratico più valido per mettersi al servizio di coloro dei quali ha potuto scegliere la vita affinché possano fare l'esperienza dell'incontro con il Cristo. In questa direzione, forse si potrà superare questo "malessere odierno" e al missionario sacerdote permetterà di essere sempre più "trasparente" e mettere meno ostacoli all'azione della Parola che sola può fare germinare nei cuori che l'accolgono e dare il 30, il 60 il 100% di chicchi.

- W. G. L. RANGLES "L'antico regno del Congo "
Jaka Book, Milano 1979 pg.333
- MATTEO SCHENETTI " Nei regni del Congo" - la vita e l'opera di Padre
Giovanni Antonio Cavazzi da Montecuccolo-
E.M.I. Bologna 1978 pg.143
- TEOBALDO FILES " San Salvador - cronaca dei re del Congo"
E.M.I. Bologna 1974 pg.327
- BASIL DADIDSON " La civiltà africana" - introduzione a una storia
culturale dell'Africa- Einaudi Torino 1972 pg.333
- " " "Guida alla storia africana"
zanichelli Bologna 1971 pg.122.
- ENPO EYO "Archeologia nigeriana" da Tesori dell'antica Nigeria;
u i n firenze *ç_' pg.178
- JOSEPH KI-ZERBO " Storia dell'Africa Nera" un conyinte tra la preistoria
e il futuro.
Einaudi Torino 1977 pg.902
- RAFFAELE CIASCA "Storia coloniale dell'Italia contemporanea" - da Assab
all'impero-. 2 edizione riveduta e ampliata.
Hoepli Milano 1940 Pg. 775
- IBRAHIMA BABA KAKE' "Combats pour l'histoire africaine"
Presence Africaine Paris 1982 pg.300
- CATHERINE COQUERY-VIDROVITCH et HENRI MONIOT " L'Africa nera dal 1800 ai
nostri giuorni ".
Mursia Milano 1977 pg.377
- ANGELO S. LAZZAROTTO pime "Nasce la chiesa nello Zaire - Prime tappe di
evangelizzazione nell' ex-Congo Belga (1880-1943).
Roma 1982 pg.273
- FRANCOIS RENAULT "Lavigerie -l'esclavage africain et l'Europe"
tome 1 "L'Afrique centrale " paris 1971 pg.430
" 2 "Campagne antiesclavagiste" " " " 499.
- PIGAFETTA "Relatione del Reame di Congo e delle cincorvicine
contrade"
Roma 1591

PHILIPPE DECRAENE "Vieille Afrique - Jeunes Nations"

P.V.F. Paris 1982 pg.301

MEINRAD P. HEBGA "Emancipation d'églises sous tutelle"-essai sur l'ère
post-missionnaire;

Présence Africaine Paris 1976 pg.176

"Personnalité africaine et catholicisme"

Présence Africaine Paris 1963 pg.295

MUKENDI NKONKO "Le Christianisme en Afrique: genèse et fonction sociale"
revue - Peuples noirs, peuple d'Afrique.

sept. 1985 pg.11-23

ACHILLE MBEMBE "Tension entre Rome et les Eglises Africaines"

revue -Le monde diplomatique- sept.85 pg.1.10-11

Revue: TELEMA annés 1975 et 1983

Spiritus N° 59,67,68

ALBERT ADU BOAHEN "Histoire général de l'Afrique " - "Le défi colonial"..

vol. VII, UNESCO et Jeune Afrique, Paris 1982

GODFREY N. UZOIGWE " " " " - "Le partage".

DANIEL ETONGA MANGUELLE " Cent ans d'aliénation".

Silex Paris 1985

Université Catholique de Lille (France)

Abbaye de St-André (Bruges-Belgique)

INSTITUT INTERNATIONAL "GAUDIUM ET SPES"

Le Recteur de l'Université Catholique de Lille certifie que :

le révérend Père Lanaro Alberto

~~du Diocèse de~~ _____

de la Congrégation ~~de~~ ISTITUTO SAVERIANO MISSIONI ESTERE

a suivi durant l'année académique 1985-1986 les cours suivants :

Anthropologie, Ecriture sainte, Théologie dogmatique et morale, Initiation chrétienne, Eucharistie, Ministères, Reconciliation, Mariage, Sécularisation, Communautés de base, Théologies de la Libération, Rencontre de la Foi et des Cultures, Psychologie et Sociologie religieuses, Catéchèse, Liturgie.

Il ~~(Elle)~~ a présenté un mémoire sur le sujet : Le radici profonde del malessere dei missionari in Centro Africa

En foi de quoi nous lui avons décerné le diplôme de l'Institut.

Fait à Lille, le 13 juin 1986

Le Recteur de l'Université :

Le Doyen de la Faculté de Théologie :

Le Directeur de l'Institut :